



4254

Discription





ŒUVRES

DE

REGNIER.

ŒUVRES

DE

REGNIER.



ŒUVRES

DE

REGNIER.

TOME SECONDE.



A LONDRES,

M, DCC, XLVI.

OUVRES

DE

REGNIER.

TOME SECOND



A FONDRES

M. DCC. XLVI

L58,

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le second Volume.

E P I S T R E S.

D iscours au Roy. Epître I.	page 1
A Mr. de Forquevaus. Epître II.	17
Epître III.	26

E L E G I E S.

Elégie I.	37
Elegie Zélotypique II.	44
Autre Elégie, sur le même sujet. III.	55
Impuissance. Elegie IV.	58
Elégie V.	68

P O E S I E S M E S L E ' E S.

Plainte, Stances.	75
Ode.	83
Stances, contre un Amoureux transy.	86
Louanges de Macette.	91
Dialogue. Cloris & Philis.	95
Sonnet, sur le trépas de Mr. Passerat.	111
Sonnet, sur la mort de Mr. Rapin.	113

Tome II.

a

TABLE DES PIÈCES.

EPIGRAMMES.

Epigramme I. sur le portrait d'un Poëte couronné.	117
Réponse.	<i>ibid</i>
Replique.	<i>ibid</i>
Epigramme II.	118
Epigramme III.	<i>ibid</i>
Epigramme IV.	119
Epigramme V.	<i>ibid</i>
Epigramme VI.	<i>ibid</i>
Epigramme VII.	<i>ibid</i>
Stances.	120
Stances.	121
Ode sur une vieille Maquerelle.	124
Ode sur un combat entre Regnier & Berthelot.	128
Ode à Regnier sur ses Satires.	134
Epitaphe de Regnier.	140

POESIES SPIRITUELLES.

Stances.	143
Hymne, pour la Nativité de Nostre Seigneur.	149
Sonnet I.	152
Sonnet II.	153
Sonnet III.	154
Commencement d'un Poëme sacré.	155
Jugemens sur Regnier.	157
Extrait des Mémoires du P. Nicéron.	163
Autre Extrait du même.	170
<i>Fin de la Table des pieces du second Volume.</i>	



DISCOURS AU ROY.

EPISTRE I.

L estoit presque jour, & le Ciel souffrant,
Blanchissoit de clairté les peuples d'Orient;
L'aurore aux cheveux d'or, au visage de roses,
Desja, comme à demy descouvroit toutes choses;
Et les oyseaux perchez en leur feuilleux séjour,
Commençoient, s'esveillant, à se plaindre d'amour :

REMARQUES.

Dans ce Discours allégo-
rique, l'Auteur loue Henry
le Grand d'avoir dissipé la
Ligue, & étouffé les guerres

civiles, qui désoloient le Royaume de France. Cette Piece parut dès la première édition, en 1608.
--

Tome II.



2 E P I S T R E I.

Quand je vis en sursaut une Beste effroyable ;
Chose eſtrange à conter , toutesfois véritable !
Qui plus qu'une Hydre affreufe à ſept gueules meu-
glant ,

Avoit les dents d'acier , l'œil horrible & ſanglant ;
Et preſſoit à pas torts une Nymphe fuyante ,
Qui , réduite aux abbois , plus morte que vivante ,
Haletante de peine , en ſon dernier recours ,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours ,
Embraſſoit ſes genoux , & l'appellant aux armes ,
N'avoit autre diſcours que celui de ſes larmes.

Ceſte Nymphe étoit d'âge , & ſes cheveux meſlez
Flottoient au gré du vent , ſur ſon dos avalez.
Sa robe étoit d'azur , où cent fameuſes villes
Eſlevoient leurs clochers ſur des plaines fertiles ;
Que Neptune arroſoit de cent fleuves eſpars ,
Qui diſperſoient le vivre aux gens de toutes pars.

R E M A R Q U E S.

Quand je vis en sursaut.)
Quand je ſongeay que je
voyois en sursaut , avec
frayeur.

Une Beste effroyable.) La
Ligue.

Une Nymphe fuyan-
te.) La France. Malherbe
avoit de l'averſion pour les
fictions poétiques ; & après
avoir lu cette Piece , il de-

manda à Regnier , en quel
temps cela étoit arrivé : di-
ſant qu'il avoit toujours de-
meuré en France depuis
cinquante ans , & qu'il ne
ſ'étoit point aperçu que la
France ſe fût enlevée hors
de ſa place. *Vie de Malher-
be* , p. 14.

Du grand Mars des Fran-
çois.) Henri le Grand,

E P I S T R E I. 3

Les villages espais fourmilloient par la plaine ,
 De peuple & de bestail , la campagne étoit pleine ,
 Qui s'employant aux arts , mesloient diversement
 La fertile abondance avecque l'ornement.
 Tout y reluisoit d'or , & sur la broderie
 Esclattoit le brillant de mainte pierrerie.

La mer aux deux costez cest ouvrage bordoit ,
 L'Alpe de la main gauche en biais s'espandoit ,
 Du Rhein jusqu'en Provence ; & le mont qui partage
 D'avecque l'Espagnol le François héritage ,
 De Leucate à Bayonne en cornes se haussant ,
 Monstroit son front pointu de neiges blanchissant.

Le tout étoit formé d'une telle maniere ,
 Que l'art ingénieux excédoit la matiere.
 Sa taille estoit auguste , & son chef couronné ,
 De cent fleurs de Lis d'or estoit environné.

Ce grand Prince voyant le soucy qui la greve ,
 Touché de piété , la prend , & la relève ;

R E M A R Q U E S .

Qui s'employant aux arts ,
 mesloient diversement .)
 C'est ainsi qu'on lit dans la
 premiere édition de 1608.
 Dans celles de 1612. &
 1613. il y a : Qui s'em-
 ployoient aux arts , mesloient
 diversement.

Et le mont qui par-
 tage , &c.) Les Pyrénées.
 De Leucate à Bayonne.)
 Toutes les éditions faites
 pendant la vie de l'Auteur ,
 portent l'Aucate , avec une
 apostrophe.

4 E P I S T R E I.

Et de feux estouffant ce funeste animal,
 La délivra de peur aussi-tost que de mal;
 Et purgeant le venim dont elle estoit si pleine,
 Rendit en un instant la Nymphé toute saine.

Ce Prince, ainsi qu'un Mars, en armes glorieux,
 De palmes ombrageoit son chef victorieux,
 Et sembloit de ses mains au combat animées,
 Comme foudre jeter la peur dans les armées.
 Ses exploits achevez en ses armes vivoient:
 Là les champs de Poictou d'une part s'eslevoient,
 Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire
 D'avoir premiers chanté sa premiere victoire.

Dieppe, de l'autre part, sur la mer s'allongeoit,
 Où par force il rompoit le camp qui l'assiegeoit;
 Et pouffant plus avant ses troupes espanchées,
 Le matin en chemise il surprit les tranchées.
 Là Paris délivré de l'Espagnole main,
 Se deschargeoit le col de son joug inhumain,

R E M A R Q U E S.

Le matin en chemise il surprit les tranchées.) Henry IV. s'étant campé sous le canon de Dieppe, avec quatre mille cinq cens hommes, empêcha la prise de cette Place, & battit le Duc de Mayenne, qui vouloit l'attaquer avec dix-huit mille

hommes, dans ses retranchemens. Ce fut un Mardi matin 20. de Septembre, 1589. six semaines après la mort d'Henry III.

Là Paris délivré de l'Espagnole main.) Le Roy d'Espagne s'étant déclaré ouvertement pour la Ligue,

La campagne d'Ivry sur le flanc cizelée,
Favorisoit son Prince au fort de la mêlée ;
Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit les escus.

Plus haut étoit Vendosme, & Chartres, & Pontoise,
Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoisse,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fit voir que la vertu ne craint aucun effort.

Plus bas, dessus le ventre, au naïf contrefaite,
Estoit, près d'Amiens, la honteuse retraite

R E M A R Q U E S.

le 8. Mars 1590. Henri IV. assiégea Paris au mois de May suivant ; & cette ville fut remise au pouvoir de sa Majesté, par le Comte de Brislac, qui en étoit Gouverneur, le 22. Mars 1594.

La campagne d'Ivry.) La bataille d'Ivry, près de Mantte, fut gagnée par le Roy, sur le Duc de Mayenne, le 14. Mars 1590. Du Bartas a fait un Cantique sur la victoire d'Ivry.

Et l'Espagnol desfait à Fontaine Françoisse.) Ville de Bourgogne, près de laquelle Henry IV. avec environ deux cens chevaux, dé-

fit quinze mille hommes, commandés par le Duc de Mayenne, & par le Connétable de Castille, le 3. de Juin, 1595. Cette victoire acheva de déconcerter la Ligue : le Duc de Mayenne, & le Duc de Nemours son frere, qui en étoient les chefs, furent contrains d'avoir recours à la clémence du Roy.

Estoit, près d'Amiens, la honteuse retraite Du puissant Archiduc.) La ville d'Amiens ayant été surprise par les Espagnols, Henry IV. en forma le siège. L'Archiduc d'Autriche parut pour la se-

6 E P I S T R E I.

Du puissant Archiduc, qui craignant son pouvoit,
Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.

Deça, delà, luitoit mainte troupe rangée,
Mainte grande cité gémissoit assiégée,
Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur,
Aux rebelles vaincus il ufoit de douceur:

Vertu rare au vainqueur, dont le courage extrême
N'a gloire en la fureur qu'à se vaincre soi-mesme.

Le chesne, & le laurier cest ouvrage ombrageoit,
Où le peuple devoit sous ses loix se rangeoit;
Et de vœux & d'encens, au Ciel faisoit prier,
De conserver son Prince en sa vigueur entiere.

Maint puissant ennemy, domté par sa vertu,
Languissoit dans les fers sous ses pieds abbatu,
Tout semblable à l'Envie, à qui l'estrange rage
De l'heur de son voisin ensielle le courage;

R E M A R Q U E S.

courir, avec une armée de dix-huit mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux; mais il fut vigoureusement repoussé: les Assiégés capitulerent, & cette place revint au pouvoir du Roy, en 1597.

Où, si-tôt que le fer l'en rendoit possesseur.) Il faut lire, l'en rendoit possesseur, comme il y a dans la pre-

miere édition; & non pas s'en rendoit, qui est dans toutes les autres.

Le chesne & le laurier.) La couronne de chêne étoit décernée à celui qui avoit sauvé la vie à ses concitoyens: *ob civis servatos.*

Ensielle le courage.) Remplit le cœur de fiel & d'a-mertume.

E P I S T R E I. 7

Hideuse, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ses poulmons, & se masche le cœur.

Après quelque priere, en son cœur prononcée,
La Nymphé, en le quittant, au Ciel s'est eslançée;
Et son corps dedans l'air demeurant suspendu,
Ainsi comme un Milan, sur ses ailles tendu,
S'arreste en une place, où, changeant de visage,
Un bruslant aiguillon luy picque le courage:
Son regard estincelle, & son cerveau tremblant,
Ainsi comme son sang, d'horreur se va troublant:
Son estomach pantois sous la chaleur frissonne,
Et chaude de l'ardeur qui son cœur espoinçonne,
Tandis que la faveur précipitoit son cours,
Véritable Prophete elle fait ce discours.

Peuple, l'objet piteux du reste de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fécond en partis, & léger en desseins,
Dedans ton propre sang souilles tes propres mains;

R E M A R Q U E S.

— Où, *changeant* | 6. v. 47. parlant de la Si-
de visage, &c.) Virg. *Æn.* | bylle :

— *Subito non vultus, non color unus,
Non compta mansere comæ; sed peccius anhelum,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.*

A iiij

8 E P I S T R E I.

Entens ce que je dis, attentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.

Depuis qu'irréverant envers les Immortels,
Tu taches de mespris l'Eglise & ses Autels;
Qu'au lieu de la raison gouverne l'insolence,
Que le droit alteré n'est qu'une violence;
Que par force le foible est foulé du puissant,
Que la ruse ravit le bien à l'innocent;
Et que la Vertu sainte en public mesprisée,
Sert aux jeunes de masque, aux plus vieux de risée,
(Prodiges monstrueux !) & sans respect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au mespris de son Roy;
La Justice & la Paix, tristes & désolées,
D'horreur se retirant, au Ciel s'en sont volées:
Le Bonheur aussi-tost à grands pas les suivit,
Et depuis, le Soleil de bon œil ne te vit.

Quelque orage tousjours qui s'esleve à ta perte,
A, comme d'un broüillas ta personne couverte,
Qui tousjours prest à fondre, en eschec te retient,
Et malheur sur malheur à chaque heure te vient.

R E M A R Q U E S.

Et que la vertu sainte en public mesprisée, &c.) Re-
gnier dit icy de la Vertu, ce qu'il avoit dit de la Science,
Satire 3. v. 53, & 54:

*Si la science pauvre, affreuse, & mesprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée.*

E P I S T R E I. 9

On a veu tant de fois la jeunesse trompée,
De tes enfans passez au trenchant de l'espée;
Tes filles sans honneur errer de toutes parts,
Ta maison & tes biens saccagez des soldarts;
Ta femme insolemment d'entre tes bras ravie;
Et le fer tous les jours s'attacher à ta vie.

Et cependant, aveugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'estoc dont, furieux, tu te coupes la gorge.

Mais quoy! tant de malheurs te suffisent-ils pas?
Ton Prince, comme un Dieu, te tirant du trespas,
Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes,
Qu'il te fait vivre en paix à l'ombre de ses palmes.
Astrée en sa faveur demeure en tes citez,
D'hommes & de bestail les champs sont habitez;
Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges,
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vendanges;

R E M A R Q U E S.

Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le fais.) Vers
composé de monosyllabes. | *D'hommes & de bestail les
champs sont habitez.*) Ho-
race, Liv. 4. Ode 5.

*Tutus bos etenim rura perambulat,
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas.*

*Le paysant n'ayant peur
des bannieres estranges, &c.*) Poësie pastorale de M. l'Ab-
bé Genêt, de l'Académie
Ces deux vers sont ainsi pa-
rodiés dans le Traité de la
Françoise, p. 224.

10 E P I S T R E I.

Et le Berger guidant son troupeau bien nourry,
 Enfe sa cornemeuse en l'honneur de Henry.
 Et toy seul, cependant, oubliant tant de graces,
 Ton aise trahissant, de ses biens tu te lasses.

Vien, ingrat, respon-moy : quel bien esperes-tu,
 Après avoir ton Prince en ses murs combatu ?
 Après avoir trahy, pour de vaines chimeres,
 L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres ?
 Après avoir, cruel, tout respect violé,
 Et mis à l'abandon ton pays désolé ?

Attens-tu que l'Espagne, avec son jeune Prince,
 Dans son Monde nouveau te donne une Province ?
 Et qu'en ces trahisons, moins sage devenu,
 Vers toy par ton exemple il ne soit retenu ?
 Et qu'ayant démenti ton amour naturelle,
 A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle ?
 Peut-estre que ta race, & ton sang violent,
 Issu, comme tu dis, d'Oger, ou de Roland,
 Ne te veut pas permettre, encore jeune d'âge,
 Qu'oyssif en ta maison se rouille ton courage ;

R E M A R Q U E S.

*Partout le Villageois entonnant tes louanges,
 Riant coupe ses bleds, chantant fait ses vendanges.*

*Attens-tu que l'Espagne, (Philippe III. qui succéda à Phi-
 avec son jeune Prince.) Phi- lippe II. son pere, en 1598.*

E P I S T R E I. 17

Et réhaussant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher un Roy qui te puisse employer;
Qui, la gloire du Ciel, & l'effroy de la Terre,
Soit, comme un nouveau Mars, indomptable à la
guerre!

Qui sçache, en pardonnant, les discords estouffer,
Par clémence aussi grand, comme il est par le fer,
Cours tout le monde entier de Province en Pro-
vince:

Ce que tu cherches loïn, habite en nôtre Prince.

Mais quels exploits si beaux a faits ce jeune Roy,
Qu'il faille pour son bien que tu faulses ta foy?
Trahisses ta patrie, & que d'injustes armes,
Tu la combles de sang, de meurtres, & de larmes?

Si ton cœur convoiteux est si vif, & si chaud,
Cours la Flandre, où jamais la guerre ne défaut;
Et plus loing, sur les flancs d'Austriche & d'Alema-
gne,
De Turcs & de turbans enjonche la campagne.

R E M A R Q U E S.

Cours la Flandre, où ja-
mais la guerre ne défaut.)
Famianus Strada dit, au
commencement de son His-
toire de la Guerre de Flan-
dre: Planè ut in alias terras
peregrinari Mars, ac cir-
cumferre bellum; hic armo-

rum sedem fixisse videatur.
Et plus bas: Nusquam, dit-
il, militia aut ingeniosior,
aut affluentior, aut diutur-
nior: planè ut aperto hic in-
do accurrentes undique pe-
pulos erudire Mars ad bel-
lum videatur.

12 E P I S T R E I.

Puis, tout chargé de coups, de vieillesse, & de biens,
 Revien en ta maison mourir entre les tiens.
 Tes fils se mireront en si belles despoüilles:
 Les vieilles au foyer en filant leurs quenouïlles,
 En chanteront le conte; & brave en argumens,
 Quelque autre Jean de Meun en fera des Romans.
 Ou si, trompant ton Roy, tu cours autre fortune,
 Tu trouveras, ingrat, toute chose importune.
 A Naples, en Sicile, & dans ces autres lieux,
 Où l'on t'assignera, tu seras odieux;
 Et l'on te fera voir, avec ta convoitise,
 Qu'après les trahisons les traistres on mesprise.
 Les enfans estonnez s'enfuiront te voyant,
 Et l'Artisan moqueur, aux places t'effroyant,
 Rendant par ses brocards ton audace fiétrie,
 Dira, ce traistre-icy nous vendit sa patrie,
 Pour l'espoir d'un Royaume en chimeres conçu;
 Et pour tous ses desseins du vent il a reçu.

R E M A R Q U E S.

Quelque autre Jean de Meun en fera des Romans.)
 Jean de Meung, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de Meung sur Loire, & sur-nommé Clopinel, parce

qu'il étoit boiteux; a été le continuateur du Roman de la Roze.

— Ce traistre-icy nous vendit sa patrie.) Virg. Æn. 6. v. 621.

Vendidit hic auro patriam.

E P I S T R E I. 13

Hâ ! que ces Paladins vivants dans mon histoire,
 Non comme toy touches d'un bastarde gloire,
 Te furent différens ! qui courageux par tout,
 Tindrent fidèlement mon enseigne debout ;
 Et qui se respandant ainsi comme un tonnerre,
 Le fer dedans la main firent trembler la terre ;
 Et tant de Roys Payens sous la Croix desconfits,
 Asservirent vaincus aux pieds du Crucifix !
 Dont les bras retrouffez , & la teste panchée ,
 De fers honteusement au triomphe attachée ,
 Furent de leur valeur tesmoins si glorieux ,
 Que les noms de ces Preux en sont escrits aux Cieux !

Mais si la piété de ton cœur divertie ,
 En toy , pauvre insensé , n'est du tout amortie ;
 Si tu n'as tout-à-fait rejetté loin de toy ,

R E M A R Q U E S ,

Hâ ! que ces Paladins , Croisades , s'armerent pour
 &c.) J'ai conservé *Paladins* , la délivrance de la Terre
 qui se trouve dans les édi- Sainte. Régnier oppose cet-
 tions de 1608 , & 1612. te Ligue, formée par les
 préféablement à *Palatins* , Princes Chrétiens contre les
 qu'on lit dans celle de 1613. Infidelles , à la Ligue formée
 & qui de-là a passé dans par les François contre
 toutes les suivantes. Le Henry IV. leur légitime
 mot *Preux* , qui est dans le Souverain.
 vers 206. semble confirmer *Si tu n'as tout-à-fait re-*
 la leçon de *Paladins* : tous jetté.) Ce dernier mot est
 termes d'ancienne Cheva- dans la première édition.
 lerie. Ce sont les Seigneurs Dans toutes les autres on a
 François qui , du temps des mal mis *resiré* ,

14 E P I S T R E I.

L'amour, la charité, le devoir, & la foy ;
 Ouvre tes yeux fillez, & voy de quelle sorte,
 D'ardeur précipité, la rage te transporte,
 T'enveloppe l'esprit, t'esgarant insensé,
 Et juge l'avenir par le siècle passé.

Si-tôt que cette Nymphe, en son dire enflammée,
 Pour finir son propos eut la bouche fermée ;
 Plus haute s'eslevant dans le vague des Cieux,
 Ainsi comme un éclair disparut à nos yeux ;
 Et se montrant Déesse en sa fuite soudaine,
 La place elle laissa de parfum toute pleine,
 Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains,
 Reconforta le cœur & l'esprit des humains.

HENRY, le cher sujet de nos saintes prières,
 Que le Ciel réserve à nos peines dernières,
 Pour restablir la France au bien non limité,
 Que le destin promet à son éternité :

R E M A R Q U E S.

Dans le vague des sa fuite soudaine, La place
 (ieux.) Editions de 1613. elle laissa de parfum toute
 & 1645. Dans la vague. pleine.) Virg. Æn. I. v. 407.
 Et se montrant Déesse en

Ambrosiæque coma divinum vertice odorem

Spiravere: pedes vestis defluxit ad imos,

Et vera incessu paruit Dea.

D'édition de 1645. a chan- ses vestemens, qui tout ainsi
 gé ainsi le vers 219. Et de qu'une Reine, sup. d'opéra.

E P I S T R E I. 15

Après tant de combats, & d'heureuses victoires,
 Miracles de nos temps, honneur de nos histoires,
 Dans le port de la paix, grand Prince, puisse-tu,
 Malgré tes ennemis exercer ta vertu :
 Puisse estre à ta grandeur le destin si propice,
 Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice ;
 Et s'armant contre toy, puisses-tu d'autant plus,
 De leurs efforts domter le sus & le refus ;
 Et comme un saint rocher opposant ton courage,
 En escume venteuse en dissiper l'orage ;
 Et brave t'eslevant par dessus les dangers,
 Estre l'amour destiens, l'effroy des étrangers.

Attendant que ton Fils, instruit par ta vaillance,
 Dessous tes estendars sortant de son enfance,
 Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
 Aille les Othomans jusqu'au Caire assaillant ;
 Et que, semblable à toy, foudroyant les armées,
 Il cueille avecq' le fer les palmes Idumées.

Puis, tout flambant de gloire, en France revenant,
 Le Ciel même là-haut de ses faicts s'étonnant,

R E M A R Q U E S.

Attendant que ton Fils.) | mées.) L'Idumée est une
 Le jeune Dauphin, né en | Province de la Palestine,
 1601. ensuite Roy, sous le | fertile en Palmiers. Virg.
 nom de Louis XIII. | Georg. 3. v. 12.

Les palmes Idu-

Primus Idumæas referam tibi, Manua, palma.

A

16 EPISTRE I.

Qu'il espanse à tes pieds les despouilles conquises,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Eglises.

Alors rajeunissant au récit de ses faits,
Tes desirs, & tes vœux, en ses œuvres parfaits,
Tu ressentis d'ardeur ta vieillesse eschauffée,
Voyant tout l'Univers nous servir de trophée.

Puis, n'estant plus icy chose digne de toy,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Sous tes modelles saincts, & de paix, & de guerre,
Il régisse, puissant en Justice, la Terre,
Quand, après un long-temps, ton esprit glorieux
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.



A MONSIEUR

A MONSIEUR
DE FORQUEVAUS.

EPISTRE II.

P U I S Q U E le jugement nous croist par le dom-
mage ,
Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage ;
Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir,
Comme, en faisant l'amour, on se doit maintenir,

R E M A R Q U E S.

Mr. de Forquevaus n'est connu que par un Recueil de Satires qu'il fit imprimer en 1619. avec le titre d'*Escpadon satirique*, par le Sr. de Forquevaus, & qui fut réimprimé en 1623. & 1626. sous le nom du Sr. *Desternod*.

Dans les précédentes éditions on avoit inséré cette Piece parmi les Satires, où elle étoit la seizieme. Mais c'est une véritable Epitre.

L'Auteur y parle plutôt en jeune Libertin, qu'en homme d'un âge, où la

modestie doit être plus particulièrement la règle de nos discours, aussi bien que de nos actions. En un mot, cette Piece porte les Lecteurs raisonnables, à n'avoir pas meilleure opinion de la pureté de ses mœurs, & de la noblesse de ses sentimens, que de la délicatesse de son esprit. Horace a traité le même sujet, dans la Satire seconde du Livre premier, & ne l'a pas traité avec plus de modestie.

18 E P I S T R E II.

Après avoir passé tant & tant de traverses ,
 Avoir porté le joug de cent beautés diverses ,
 Avoir , en bon soldat , combattu nuit & jour ,
 Je dois être routier en la guerre d'Amour ;
 Et comme un vieux guerrier blanchi dessous les armes ,
 Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes ,
 Détourner la fortune , & plus fin que vaillant ,
 Faire perdre le coup au premier assaillant ;
 Et sçavant devenu par un long exercice ,
 Conduire mon bonheur avec de l'artifice ,
 Sans courir comme un fol faisi d'aveuglement ,
 Que le caprice emporte , & non le jugement.
 Car l'esprit en amour , sert plus que la vaillance ,
 Et tant plus on s'efforce , & tant moins on avance.
 Il n'est que d'être fin , & de soir , ou de nuit ,
 Surprendre , si l'on peut , l'ennemi dans le lit.

Du temps que ma jeunesse , à l'amour trop ardente ,
 Rendoit d'affection mon ame violente ,
 Et que de tous côtez , sans choix , ou sans raison ,
 J'allois comme un limier , après la venaison ,
 Souvent , de trop de cœur , j'ay perdu le courage ;
 Et piqué des douceurs d'un amoureux visage ,
 J'ai si bien combattu , ferré flanc contre flanc ,
 Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.

R E M A R Q U E S.

Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.) Il y a un

Or' sage à mes dépens , j'esquive la bataille ,
 Sans entrer dans le champ j'attends que l'on m'af-
 faille ,

Et pour ne perdre point le renom que j'ai eu ,
 D'un bon mot du vieux tems je couvre tout mon jeu ;
 Et sans être vaillant , je veux que l'on m'estime.

Ou si par fois encor j'entre en la vieille escrime ,
 Je goûte le plaisir sans en être emporté ,
 Et prens de l'exercice au prix de ma santé.

Je résigne aux plus forts ces grands coups de maîtrise,
 Accablé sous le faix , je fuy toute entreprise ;
 Et sans plus m'amuser aux places de renom ,
 Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon ,
 J'aime une amour facile , & de peu de défense.

R E M A R Q U E S.

biatus dans l'hémistiche.
 L'Auteur pouvoit aisément
 sauver cette négligence , en
 mettant : *Qu'il ne m'en est*
resté nulle goutte , &c.

Or' sage à mes despens.)
Or' , pour ores , maintenant.

Le renom que j'ai eu.)
 Notre Poëte fait rimer ce
 dernier mot *eu* , avec *jeu* ,
 qui est à la fin du vers sui-
 vant. Les deux mêmes rimes
 sont répétées dans les vers

83 , & 84. ce qui fait con-
 noître qu'on prononçoit
 alors *j'ay eu* , & non pas
j'ai é , comme on le pro-
 nonce aujourd'hui. On re-
 trouve encore les mêmes ri-
 mes ci-après dans le Dialo-
 gue , vers 47 , & 48. & vers
 123 , & 124.

J'aime un amour facile ,
& de peu de défense.) Ho-
 race , L. 1. Sat. 2.

Namque parabilem amo Venerem , facilemque.

20 E P I S T R E II.

Si je voy qu'on me rit, c'est-là que je m'avance,
 Et ne me veux chaloir du lieu, grand, ou petit.
 La viande ne plaît que selon l'appétit.
 Toute amour a bon goût, pourvû qu'elle récréé;
 Et s'elle est moins louïable, elle est plus assurée:
 Car quand le jeu déplaît, sans soupçon, ou danger
 De coups, ou de poison, il est permis changer.
 Aimer en trop haut lieu une Dame hautaine,
 C'est aimer en soucy le travail, & la peine,
 C'est nourrir son amour de respect, & de soin.
 Je suis faoul de servir le chapeau dans le poing;
 Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand' Dame,
 Toujours, comme un forçât, il faut être à la rame,
 Naviger jour & nuit, & sans profit aucun,
 Porter tout seul le faix de ce plaisir commun.

Ce n'est pas, Forquevaus, cela que je demande;
 Car si je donne un coup, je veux qu'on me le rende,
 Et que les combattans à l'égal, colérez,
 Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez.

R E M A R Q U E S.

Et fuy plus que la mort [me.) Horace, L. 1. Sat. 2.
 L'amour d'une grand' Da- v. 54.

————— *Matronam nullam ego tango,*

Et v. 77.

————— *Quare, ne pœniteat te,
 Desine matronas sectari.*

EPISTRE II. 25

C'est pourquoy je recherche une jeune fillette,
Experte dès long-temps à courir l'éguillette ;

REMARQUES.

C'est pourquoy je recherche une jeune fillette, &c.)
Telle étoit la *Quartilla* de
Petroné : telle cette *Alix* ;

dont il semble que Regnier
ait eu en vue l'Épitaphe,
qui commence ainsi dans
Clement Marot :

Ci git, qui est une grand' perte, &c.

Experte dès long-temps à
courir l'éguillette.) Rabelais,
Livre 3. ch. 32. De manie-
re que si nature ne leur eust
arrosé le front d'un peu de
bonte, vous les voyriez
comme forcenées, courir l'a-
guillette. Rondeau, de la
Coureuse d'esguillettes, fol.
verso 162 du Recueil ma-
nuscrit de P. de Vitri Villon.
Les habitans de Beaucaire
en Languedoc, avoient in-
stitué une course où les
Prostituées du lieu ; & cel-
les qui y viendroient, à la
foire de la Madeleine, cour-
roient en public, la veille
de cette foire ; & celle des
filles qui auroit le mieux
couru, auroit pour récom-
pense quelques pacquets
d'aiguillettes. L'Auteur des
Remarques sur Rabelais cite
Jean Michel, de Nismes, p.
39. édition d'Amsterdam

1700, de son *Embarras de*
la Foire de Beaucaire, qui
parle de cette course,
comme d'un usage qui se
pratiquoit encore de son
temps. Pasquier, dans ses
Recherches, Liv. 8. ch. 36.
donne un autre origine de
cette façon de parler. Il dit
qu'anciennement on avoit
défendu aux femmes pu-
bliques de porter *ceintures*
dorées ; & qu'en même
temps on voulut « qu'elles
« eussent quelque signal sur
« elles, pour les distinguer
« & reconnoître d'avec le
« reste des prudes femmes ;
« qui fut de *porter une Es-*
« *guillette sur l'épaule* :
« coutume que j'ai vu, dit-
« il, encore se pratiquer de-
« dans Tholoze, par celles
« qui avoient confiné leurs
« vies au Chastel-verd, qui
« est le bordeau de la Ville.

22 E P I S T R E II.

Qui soit vive & ardente au combat amoureux ;
 Et pour un coup reçu qui vous en rende deux.
 La grandeur en amour est vice insupportable ,
 Et qui sert hautement , est toujours misérable ,
 Il n'est que d'être libre , & en deniers contans ,
 Dans le marché d'amour acheter du bon temps ,
 Et pour le prix commun choisir sa marchandise ,
 Ou si l'on n'en veut prendre , au moins on en devise ,
 L'on taste , l'on manie , & sans dire combien ,
 On se peut retirer , l'objet n'en coûte rien .
 Au savoureux trafic de cette mercerie ,
 J'ai consumé les jours les plus beaux de ma vie ,
 Marchand des plus rusez , & qui , le plus souvent ,
 Payoit ses créanciers , de promesse & de vent .
 Et encore , n'étoit le hazard , & la perte ,
 J'en voudrois pour jamais tenir boutique ouverte :
 Mais le risque m'en fasche , & si fort m'en déplaît ,
 Qu'au malheur que je crains , je postpose l'acquêt :
 Si bien que redoutant la verolle , & la goutte ,
 Je bannis ces plaisirs , & leur fais banqueroutte ,
 Et resigne aux mignons , aveuglez en ce jeu ,
 Avecque les plaisirs , tous les maux que j'ai eu ,

R E M A R Q U E S .

Mais le risque m'en fasche.) | *que* , ce mot étant devenu
 Dans l'édition de 1642. on | masculin.
 a commencé à mettre le ris- | ——— *Tous les maux que*

EPISTRE II. 23

Les boutons du Printemps, & les autres fleurettes,
 Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.
 Le Mercure, & l'eau fort me sont à contre cœur,
 Je hay l'eau de Gayac, & l'etouffante ardeur
 Des fourneaux enfumez, où l'on perd la substance,
 Et où l'on va tirant un homme en quintessence;
 C'est pourquoi tout à coup je me suis retiré,
 Voulant dorénavant demeurer assuré;
 Et comme un Marinier échapé de l'orage,
 Du havre seurement contempler le naufrage,
 Ou si par fois encor je me remets en mer,
 Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aimer,
 Combattant mes esprits par une douce guerre;
 Je veux en seureté naviger sur la terre:
 Ayant premierement visité le vaisseau,
 S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
 Ce n'est pas peu de cas de faire un long voyage,
 Je tiens un homme fou qui quitte le rivage,
 Qui s'abandonne aux vents, & pour trop présumer,
 Se commet aux hazards de l'amoureuse mer.
 Expert en ses travaux, pour moi je la déteste,
 Et la fuy tout ainsi comme je fuy la peste.

REMARQUES.

J'ay eu.) Il falloit écrire: Voyez la Remarque sur le
 tous les maux que *J'ay eus*, Vers 31.
 & non pas, que *J'ay eu.*

24 EPISTRE II.

Mais aussi, Forquevaus, comme il est malaisé,
 Que notre esprit ne soit quelquesfois abusé
 Des appas enchanteurs de cet Enfant volage ;
 Il faut un peu baisser le cou sous le servage,
 Et donner quelque place aux plaisirs favoureux :
 Car c'est honte de vivre, & de n'être amoureux.
 Mais il faut, en aimant, s'aider de la finesse,
 Et sçavoir rechercher une simple maitresse,
 Qui sans vous asservir, vous laisse en liberté,
 Et joigne le plaisir avec la seureté ;
 Qui ne sçache que c'est que d'être courtisée,
 Qui n'ait de mainte amour la poitrine embrasée,
 Qui soit douce, & nicette, & qui ne sçache pas,
 Apprentive au métier, que valent les appas.
 Que son œil & son cœur parlent de même sorte,
 Qu'aucune affection hors de soi ne l'emporte ;
 Bref, qui soit toute à nous, tant que la passion
 Entretiendra nos sens en cette affection.
 Si par fois son esprit, ou le nôtre se lasse,
 Pour moi, je suis d'avis que l'on change de place,
 Qu'on se range autre part, & sans regret aucun
 D'absence, ou de mespris, que l'on aime un chacun
 Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame,

REMARQUES.

Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame.) Cet
 te expression est imitée du Latin : *Jurare in verba ma-*
gisiri. Horace.

Ains

EPISTRE II. 25

Ains changer, par le temps, & d'amour, & de flamme.
C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui jusqu'au tombeau le fait être amoureux.
Nature se maintient pour être variable,
Et pour changer souvent, son état est durable:
Aussi l'affection dure éternellement,
Pourvû, sans se lasser, qu'on change à tout moment,
De la fin d'une amour l'autre naît plus parfaite,
Comme on voit un grand feu naître d'une bluette.



EPISTRE III.

PERCLUS d'une jambe, & des bras,
 Tout de mon long entre deux draps,
 Il ne me reste que la langue
 Pour vous faire cette harangue,
 Vous sçavez que j'ay pension,
 Et que l'on a prétention,
 Soit par sottise, ou par malice,
 Embarrassant le Benéfice,
 Me rendre, en me torchant le bec,
 Le ventre creux comme un rebec.
 On m'en baille en discours de belles,
 Mais de l'argent, point de nouvelles;
 Encore, au lieu de payement,
 On parle d'un retranchement,

REMARQUES.

Cette Epître, en Vers de huit syllabes, étoit la Satire XIX. dans les éditions qui ont précédé celle-ci. Le Poëte y décrit les divers caprices, & les idées extravagantes qui lui passoiënt par l'esprit, pendant une maladie qui le retenoit au lit: *Vetus agri somnia.*

Vous sçavez, que j'ay pension. Le Roy lui avoit accordé une pension de deux mille livres, sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay.

EPISTRE III. 27

Me faisant au nez grise mine :
 Que l'Abbaye est en ruine ,
 Et ne vaut pas , beaucoup s'en faut ,
 Les deux mille francs qu'il me faut ;
 Si bien que je juge , à son dire ,
 Malgré le feu Roy nostre Sire ,
 Qu'il desireroit volontiers
 Laschement me réduire au tiers.
 Je laisse à part ce fascheux conte :
 Au Printemps que la bile monte
 Par les veines dans le cerveau ,
 Et que l'on sent au renouveau ,
 Son esprit fécond en sornettes ,
 Il fait mauvais se prendre aux Poëtes.
 Toutefois , je suis de ces gens
 De toutes choses négligens ,
 Qui vivant au jour la journée ,
 Ne controllent leur destinée :
 Oubliant , pour se mettre en paix ,
 Les injures & les bien-faits ;
 Et s'arment de Philosophie.
 Il est poutant fou qui s'y fie ;
 Car la Dame Indignation ,
 Est une forte passion .

Estant donc en mon lit malade ,
 Les yeux creux , & la bouche fade ,

28 E P I S T R E III.

Le teint jaune comme un épy,
 Et non pas l'esprit assoupy,
 Qui dans ses caprices s'égayé,
 Et souvent se donne la baye,
 Se feignant, pour passer le temps,
 Avoir cent mille écus contans.
 Avec cela large campagne :
 Je fais des châteaux en Espagne ;
 J'entreprends partis sur partis.
 Toutesfois, je vous avertis,
 Pour le Sel, que je m'en déporte,
 Que je n'en suis en nulle sorte,
 Non plus que du droit Annuel :
 Je n'aime point le Casuël.
 J'ay bien un avis d'autre étoffe,
 Dont du Luat le Philosophe,

R E M A R Q U E S.

<p><i>Pour le Sel, que je m'en déporte.</i>) La ferme des Gabelles.</p> <p><i>Non plus que du droit Annuel : &c.</i>) Le droit annuel est la Finance que les Officiers payent pour jouir de l'hérédité de leurs Offices ; & quand ils ont négligé de payer ce droit, pendant leur vie, l'office tombe aux Parties casuelles, & il appar-</p>	<p>tient au Roy, à l'exclusion de leurs héritiers.</p> <p><i>J'ay bien un avis d'autre étoffe, Dont du Luat le Philosophe, &c.</i>) Ange Cappel, fils de Jacques Cappel, Avocat Général, sous les Rois François I. Henry II. &c. Cet Ange Cappel, Sieur du Luat, Secrétaire du Roy, étoit connu dès l'an 1578. par sa traduction Françoisé</p>
--	---

REMARQUES.

du Traité de Sénèque, de *Clementii*. Il traduist divers autres ouvrages de Sénèque, & entre autres son Traité de la Colere, en 1585: ce qui acquit au Traducteur le titre de Philosophe, & servit en même-temps à le distinguer d'avec son frere le Médecin, nommé Guillaume Cappel. Du Luat étoit attaché à Mr. de Rosny, ensuite Duc de Sully, comme on le voit dans deux Lettres écrites par Henry IV. à M. de Rosny, le 17. Mars, 1594. où il paroît que le Sr. du Luat, avoit été employé à porter des Lettres de la part de ce Ministre à Sa Majesté. *Mém. de Sully*, Tom. 1. ch. 46. p. 385. *édit. de 1652.* Dans une autre Lettre écrite de la main du Roy au même Ministre, le 12. Septembre 1598. on lit: » J'ay été » averty que ceux qui vous » veulent mal, font courre » un bruit, que vous faites » composer par Le Luat un » Livre, par lequel on me

» conseille, que pour met-
» tre tel ordre en mon
» Royaume, & en mes af-
» faires & finances, qu'il
» seroit besoin, il faut
» que je chasse M. le Con-
» nétable, M. le Chance-
» lier, & ceux qui les ont
» ci-devant maniées.....
» ce que je vous ay bien
» voulu mander, & vous
» prier de m'écrire ce qui
» en est, vous en enquê-
» rant bien particuliere-
» ment dudit Le Luat, &c.

Dans les Œuvres de Nicolas Rapin, ami de Regnier, imprimées en 1610. in 4°. à Paris, on lit page 83. deux Epigrammes Latines, en Vers rétrogrades, contre Ange Cappel, Sr. du Luat. La premiere de ces Epigrammes fait comprendre que du Luat s'étoit ingéré de donner un avis à la Cour, pour taxer les gens de robe; & qu'il s'étoit même enrichi dans le traité qu'il en avoit fait: ce qui sert d'explication à cet endroit de Regnier:

*J'ai bien un avis d'autre étoffe,
Dont du Luat le Philosophe
Designe rendre au Consulat
Le nez fait comme un cervelat, &c.*

30 E P I S T R E III.

Désigne rendre au Consulat,
 Le nez fait comme un cervelat;
 Si le Conseil ne s'y oppose,
 Vous verrez une belle chose.
 Mais laissant-là tous ces projets,
 Je ne manque d'autres sujets,
 Pour entretenir mon caprice
 En un fantastique exercice;
 Je discours des neiges d'antan,
 Je prends au nid le vent d'Autan,
 Je pete contre le Tonnerre,
 Aux papillons je fais la guerre,

R E M A R Q U E S.

Voici l'Epigramme de Rapin;

*Auspiciis facis hoc dextris nec numine laeo,
 Angele, mirandas fers modò divitias.
 Judicio bona mens rectò nec gratia lucri
 Sordida compellit te dare consilium.
 Litigiis fora sic purgas, nec crescere fiscum
 Sanguine vis, tractas dum male Pragmaticos.
 Lex nova nec nova res stabit, nec sacula parvi
 Postera te facient patriâ in historiâ.*

Ces Vers, lus en rétrogradant, donnent un sens tout contraire.

Désigne rendre au Consulat, Le nez fait comme un cervelat.) Comme vrai-semblablement le Prevôt des Marchands & les Echevins

étoient compris dans la taxe dont on vient de parler, ils demandoient d'en être déchargés; mais du Luat prétendoit faire avoir un pied de nez au Consulat. — Le vent d'Autan.) Le vent du midi.

E P I S T R E III. 31

Je compose Almanachs nouveaux,
 De rien je fais brides à Veaux ;
 A la saint Jean je tends aux Gruës,
 Je plante des pois par les ruës,
 D'un bâton je fais un cheval,
 Je voy courir la Seine à val,
 Et beaucoup de choses, beau fire,
 Que je ne veux, & n'ose dire.
 Après cela, je peinds en l'air,
 J'apprens aux asnes à voler,
 Du Bordel je fais la Chronique,
 Aux chiens j'apprens la Rhétorique ;
 Car, enfin, ou Plutarque ment,
 Ou bien ils ont du jugement.
 Ce n'est pas tout, je dis fornettes,
 Je dégoïse des Chanfonnettes,
 Et vous dis, qu'avec grand effort,
 La nature pâtit très-fort.
 Je suis si plein que je regorge.
 Si'une fois je rens ma gorge,

R E M A R Q U E S.

Car enfin, ou Plutarque ment, &c.) Voyez Plutarque, Traité 39. intitulé. Que les bêtes brutes usent de la raison ; & dans celui, *Quels animaux sont les plus avisés.*

32 EPISTRE III.

Eclattant ainsi qu'un petard,
 On dira, le Diable y ait part.
 Voilà comme le temps je passe,
 Si je suis las, je me délasse,
 J'écris, je lis, je mange & boy,
 Plus heureux cent fois que le Roy,
 (Je ne dis pas le Roy de France,)
 Si je n'étois court de finance.
 Or, pour finir, voila comment
 Je m'entretiens bisarrement.
 Et prenez moy les plus extrêmes
 En sagesse, ils vivent de mêmes,
 N'étant l'humain entendement
 Qu'une grotesque seulement.
 Vuidant les bouteilles cassées,
 Je m'embarrasse en mes pensées;
 Et quand j'y suis bien embrouillé,
 Je me couvre d'un sac mouillé.
 Faute de papier, *bona fere*,
 Qui a de l'argent, si le ferre,
 Votre Serviteur à jamais,
 Maître Janin du Pont-Alais.

R E M A R Q U E S.

— *Bona fere.*) Pour | *Maistre Janin du Pont-*
buona sera, en Italien. | *Alais.*) Regnier s'est appli-

R E M A R Q U E S.

que ce nom , comme d'un
 homme qui a été le Mo-
 mus de son temps. Du Ver-
 dier, page 749. de la Bi-
 bliothèque , en parle ainsi :
 » Jean du Pont-Alais, chef
 » & maître des Joueurs de
 » moralités & farces à Pa-
 » ris , a composé plusieurs
 » jeux , myſteres , morali-
 » tés , ſotyſes & farces ,
 » qu'il a fait réciter publi-
 » quement ſur eſchafaut ,
 » en ladite ville , aucunes
 » deſquelles ont été imprî-
 » mées , & les autres non.
 » On dit que par ſon teſta-
 » ment il ordonna ſon corps
 » eſtre enſeveli en une cloa-
 » que , en laquelle ſ'égout-
 » te l'eau de la marée des
 » Halles de la ville de Paris,
 » aſſez près de l'Egliſe Saint
 » Eufſtache , là où il fut mis
 » après ſon décès, ſuivant
 » ſa diſpoſition & dernière
 » volonté. Le trou qu'il y
 » a pour recevoir ces im-
 » mondices , eſt couvert
 » d'une pierre en façon de
 » tombe , & eſt ce lieu ap-
 » pellé , du nom du Teſta-
 » teur , *le Pont-Alais*. J'ay
 » oui dire , *continue Du*

» *Verdier*, que la repentance
 » ce qu'il eut , ſur la fin de
 » ſes jours , d'avoir donné
 » l'invention d'impoſer un
 » denier tournois ſur cha-
 » cun mannequin de ma-
 » rée arrivant aux Halles ,
 » de tant que cela venoit à
 » la foule du peuple , l'oc-
 » caſionna de vouloir eſtre
 » ainſi enterré en tel puant
 » lieu , comme ſ'eſtimant
 » indigne d'avoir une plus
 » honnête ſépulture.

Cette pierre , en forme de
 tombe ou de pont , a été en-
 levée en 1719.

Voici la Note , que Mr.
 De la Monnoye a faite ſur
 cet Article , dans ſon excel-
 lent travail ſur les Bibliothèques
 de Du-Verdier & de la
 Croix du Maine. » Quoique
 » la vieille tradition , rap-
 » portée ici touchant Mai-
 » tre Jean du Pont-Alais ,
 » ait tout l'air d'un Conte ,
 » elle n'a pas laiſſé d'être
 » très-ſérieuſement répétée
 » dans les deſcriptions qu'à
 » diverſes fois on nous a
 » données de Paris. Maître
 » Jean du Pont-Alais , dans
 » les premières années du

34 E P I S T R E III.

R E M A R Q U E S.

» regne de François I. ga- » gnoit sa vie à divertir le » peuple , par les représen- » tations dont parle ici Du- » Verdier. On peut voit ce » qu'en dit Marot , Epître I. » du Coc-à-l'aine ; Beze	» dans son Passavant , p. » 19. & plus au long l'Au- » teur des Contes , impri- » més sous le nom de Bo- » naventure des Periers , Conte 30.
---	---



ELEGIES.



ÉLÉGIES

E

N

L'

Et

Re

Il

Et

Or

Re

Et

C

dan

te

ici

pou

pass

&

avec

de v

I

plac

Élég

où e

dan



E L E G I E I.

NON, non, j'ai trop de cœur pour lâchement
me rendre.

L'Amour n'est qu'un enfant, dont l'on se peut dé-
fendre ;

Et l'homme qui fléchit sous sa jeune valeur,
Rend, par ses lâchetés, coupable son malheur,
Il se défait soi-même, & soi-même s'outrage,
Et doit son infortune à son peu de courage.

Or moi, pour tout l'effort qu'il fasse à me dompter,
Rebelle à sa grandeur, je le veux affronter ;
Et bien qu'avec les Dieux on ne doive débattre ;

R E M A R Q U E S.

C'est Henry IV. qui parle dans cette Piece. Notre Poëte eut l'honneur de prêter ici sa plume à ce Prince, pour flatter une nouvelle passion dont il étoit épris ; & il exprime sa tendresse avec autant de respect que de vivacité.

Les Imprimeurs avoient placé mal-à-propos cette Élégie au rang des Satires, où elle étoit la dix-septième, dans les précédentes édi-

tions.

Or moi, pour tout l'effort qu'il fasse à me dompter.) Il auroit été plus régulier de dire : *Or moi, pour quel-que effort qu'il fasse à me dompter* ; ou, *Or moi, pour tout l'effort qu'il fait*, &c.

— *Je le veux affronter.*) On dit *affronter*, comme on l'a mis dans l'édition de 1642, & dans les suivantes, Il y a *effronter*, dans toutes les anciennes éditions,

Comme un nouveau Titan si le veux-je combattre,
Avec le désespoir je me veux assurer.

C'est salut aux vaincus, de ne rien espérer.

Mais hélas ! ç'en est fait, quand les places sont
prises,

Il n'est plus temps d'avoir recours aux entreprises ;

Et les nouveaux desseins d'un salut prétendu,

Ne servent plus de rien lors que tout est perdu.

Ma raison est, captive, en triomphe menée,

Mon ame, déconfitte, au pillage est donnée,

Tous mes sens m'ont laissé seul, & mal-averti,

Et chacun s'est rangé du contraire parti.

R E M A R Q U E S.

C'est salut aux vaincus de ne rien espérer.) Virgile,
Æn. 2. v. 354.

Una salus victis nullam sperare salutem.

Vers qui a été imité ou tra- | salut à gens estommis & re-
duit par la plupart des Ecri- | crus, que de n'espérer salut
vains. | aucun. Livre 1. ch. 43.

Rabelais l'a ainsi traduit : Malherbe dans une Chan-
Et n'y ba meilleur remede de son :

Le seul remede en ma disgrace,

C'est qu'il n'en faut point espérer.

Racan dans ses Bergeries :

Le salut des vaincus est de n'en point attendre,

Racine dans Bajazet, Act. 1. Sc. 3.

Mon unique espérance est de n'en point avoir,

E L E G I E I. 39

Et ne me reste plus de la fureur des armes,
 Que des cris, des sanglots, des soupirs & des larmes,
 Dont je suis si troublé, qu'encor ne sçai-je pas,
 Où, pour trouver secours, je tournerai mes pas:
 Aussi pour mon salut que doy-je plus attendre,
 Et quel sage conseil en mon mal puis-je prendre,
 S'il n'est rien ici bas de doux & de clément,
 Qui ne tourne visage à mon contentement?
 S'il n'est autre éclairant en la nuit solitaire,
 Ennemi de mon bien, qui ne me soit contraire,
 Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux?
 Il n'est pour moi là haut ny clémence, ny Dieux.
 Au Ciel, comme en la terre, il ne faut que j'attende
 Ny pitié, ny faveur, au mal qui me commande;
 Car encor que la Dame en qui seule je vy,
 M'ait avecque douceur sous ses loix asservy;
 Que je ne puisse croire, en voyant son visage,
 Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage,
 Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté,
 Qu'avecque la douceur loge la cruauté;
 Pourtant toute espérance en mon esprit chancelle;
 Il suffit, pour mon mal, que je la trouve belle.

R E M A R Q U E S.

Et ne me reste plus.) Pourquoi ne pas dire, *Il ne me reste plus?*

40 E L E G I E I.

Amour, qui pour objet n'a que mes déplaisirs,
 Rend tout ce que j'adore ingrat à mes desirs.
 Toute chose en aimant est pour moi difficile,
 Et comme mes soupirs, ma peine est infertile.
 D'autre part, sçachant bien qu'on n'y doit aspirer,
 Aux cris j'ouvre la bouche, & n'ose soupirer;
 Et ma peine étouffée avecque le silence,
 Estant plus retenüe, a plus de violence.
 Trop heureux si j'avois en ce cruel tourment;
 Moins de discrétion, & moins de sentiment,
 Ou, sans me relascher à l'effort du martyr,
 Que mes yeux, ou ma mort, mon amour pussent
 dire!

Mais ce cruel enfant, insolent devenu,
 Ne peut être à mon mal plus long-temps retenu,
 Il me contraint aux pleurs, & par force m'arrache
 Les cris qu'au fond du cœur la révérence cache.
 Puis donc que mon respect peut moins que sa dou-
 leur,
 Je lasche mon discours à l'effort du malheur;

R E M A R Q U E S.

Je lasche mon discours.) Dans toutes les anciennes éditions, même dans celle de 1613. faite pendant la vie de l'Auteur, il y a : *ton discours* : ce qui est une fau-
 te, qu'on a voulu corriger dans l'édition de 1642. en mettant : *Je lasche ce discours*. Dans celle de 1645. on a mis : *mon discours*, qui est la bonne leçon.

Et

E L E G I E I. 41

Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
 Par force je vous fais cette piteuse plainte,
 Qu'encore ne rendrois-je en ces derniers efforts,
 Si mon dernier soupir ne la jettoit dehors.
 Ce n'est pas, toutefois, que pour m'écouter plain-
 dre,
 Je tasche par ces vers à pitié vous contraindre,
 Ou rendre par mes pleurs votre œil moins rigoureux.
 La plainte est inutile à l'homme malheureux.
 Mais puis qu'il plaît au Ciel par vos yeux que je meure,
 Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure,
 Et que d'aucun regret mon trépas n'est suivi,
 Sinon de n'être mort le jour que je vous vy
 Si divine, & si belle, & d'attraits si pourvuë.
 Oui, je devois mourir des traits de votre vuë,
 Avec mes tristes jours mes miseres finir,
 Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.

R E M A R Q U E S.

Par force je vous fais cette piteuse plainte.) Il s'adresse à la Dame.

Si mon dernier soupir ne la jette dehors.) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas, *Ne la jette*, comme portent toutes les éditions, avant celle de 1642.

Vous direz que mourant,

je meurs à la bonne heure.)

Vous direz que ma mort vous est indifférente : car cette façon de parler : *A la bonne heure*, est un signe d'indifférence.

Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.) Hercule se brula lui même, sur le mont Ceta.

Tome II.

D

J'eusse, brûlant là-haut en des flammes si claires,
 Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
 Qui servant, comme moi, de trophée à vos yeux,
 Pour vous aimer en terre eussent quitté les Cieux.
 Éternisant par tout cette haute victoire,
 J'eusse engravé là-haut leur honte, & votre gloire;
 Et comme, en vous servant, aux pieds de vos Autels,
 Ils voudroient pour mourir, n'être point immortels:
 Heureusement ainsi j'eusse pû rendre l'ame,
 Après si bel effet d'une si belle flamme.
 Aussi bien tout le temps que j'ay vécu depuis,
 Mon cœur gêné d'amour, n'a vécu qu'aux ennuis.
 Depuis, de jour en jour, s'est mon ame enflammée,
 Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animée.
 Sur mes yeux égarez ma tristesse se lit,
 Mon âge, avant le temps, par mes maux s'envieillit,
 Au gré des passions mes amours sont contraintes,
 Mes vers brûlans d'amour ne resonnent que plaintes,
 De mon cœur tout flétri l'allegresse s'enfuit;
 Et mes tristes pensers, comme oyseaux de la nuit,
 Volant dans mon esprit, à mes yeux se présentent,
 Et comme ils font du vrai, du faux ils m'épouvan-
 tent:

R E M A R Q U E S.

Et comme ils font du vrai | comme du vrai. Voyez la
du faux il: m'épouvantent. | Note sur le Vers 22. de la
 ils m'épouvantent du faux, | Satire V.

Et tout ce qui repasse en mon entendement,
 M'apporte de la crainte & de l'étonnement.
 Car, soit que je vous pense ingrante, ou secourable,
 La playe de vos yeux est toûjours incurable;
 Toûjours faut-il, perdant la lumiere, & le jour,
 Mourir dans les douleurs, ou les plaisirs d'amour.

Mais tandis que ma mort est encore incertaine,
 Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
 Ou les douceurs d'amour, ou bien votre rigueur,
 Je veux sans fin tirer les sôûpirs de mon cœur;
 Et devant que mourir ou d'une ou d'autre sorte,
 Rendre, en ma passion, si divine, & si forte,
 Un vivant témoignage à la postérité,
 De mon amour extrême, & de vôtre beauté;
 Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspi-
 rent,
 Pour votre gloire atteindre où les sçavans aspirent;
 Et rendre mémorable aux siecles à venir,
 De vos rares vertus le noble souvenir.

R E M A R Q U E S.

La playe de vos yeux est toûjours incurable. Playe, est ici de deux syllabes, contre l'usage présent. Ce mot est employé dans la signifi-
 cation active; c'est à-dire: la playe que vos yeux m'ont faite. Virgile a dit de même: La playe d'Ulisse, pour, la playe qu'Ulisse avoit faite:

———— *Pelias & vulnere tardus Ulyssis.*

Æn. 2, v. 416. Voyez Aulu-Gelle, Noët. Ant. L. 9, c. 12.

ELEGIE II.

BIEN que je sçache au vray tes façons & tes mœurs,

J'ai tant & si long-temps excusé tes excuses ;
 Moi-même je me suis mille fois dementy ,
 Estimant que ton cœur par douceur diverty ,
 Tiendroit ses lâchetéz à quelque conscience :
 Mais enfin ton humeur force ma patience.
 J'accuse ma foiblesse , & sage à mes despens ,
 Si je t'aymay jadis , ores je m'en repens ;
 Et brisant tous ces nœuds, dont j'ai tant fait de conte,
 Ce qui me fut honneur , m'est ores une honte.

REMARQUES.

Cette Piece, & celle qui suit, parurent pour la première fois dans l'édition de 1613. Elles sont imitées d'Ovide, du moins en partie, & contiennent les plaintes & les reproches d'un amant jaloux. On peut voir les Elégies 3. & 4. du Liv. 2. de Desportes. *Bien que je sçache au vray, &c.) Ovide L. 3. Amorum, Eleg. 11.*

Multa diuque tui : vitiiis patientia victa est.

Cede fatigato pectore, turpis amor.

Scilicet asserui iam me, fugique catenas,

Et qua depuduit ferre, tulisse pudet.

Vicimus, & dormitam pedibus calcamus amorem.

Venerunt sapii cornua sera meo.

ELEGIE II. 49

Penfant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu,
 J'ai regagné sur moy ce que j'avois perdu.
 Je tire un double gain d'un si petit dommage;
 Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.
 Toutesfois, le bonheur nous doit rendre contens,
 Et pourveu qu'il nous vienne, il vient tousjours à
 temps.

Mais j'ay donc supporté de si lourdes injures!
 J'ay donc creu de ses yeux les lumieres parjures,
 Qui me navrant le cœur, me promettoient la paix,
 Et donné de la foy à qui n'en eut jamais!
 J'ay donc leu d'autre main ses lettres contrefaites,
 J'ay donc sçeu ses façons, recogneu ses desfaïtes;
 Et comment elle endort de douceur sa maison,
 Et trouve à s'excuser quelque fausse raison:
 Un procez, un accord, quelque achat, quelques
 ventes,
 Visites de cousins, de freres, & de tantes;
 Pendant qu'en autre lieu, sans femmes, & sans bruit,
 Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.
 Et cependant, aveugle en ma peine enflammée,
 Ayant sceu tout cecy, je l'ay toûjours aimée.
 Pauvre sot que je suis! ne devoij je à l'instant
 Laisser là ceste ingrante, & son cœur inconstant?
 Encor seroit-ce peu, si d'amour emportée,
 Je n'avois à son teint, & sa mine affectée,

46 E L E G I E II.

Leu de sa passion les signes évidens ,
 Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardens.
 Mais qu'est-il de besoin d'en dire d'avantage ?
 Iray-je rafraîchir sa honte, & mon dommage ?
 A quoy de ses discours diray-je le défaut ?
 Comme, pour me piper, elle parle un peu haut,
 Et comme bassément, à secrettes volées,
 Elle ouvre de son cœur les flammes récelées ;
 Puis sa voix rehaussant en quelques mots joyeux,
 Elle pense charmer les jaloux curieux,
 Fait un conte du Roy, de la Reine, & du Louvre,
 Quand, malgré que j'en aye, amour m'e le découvre,
 Me déchiffre aussi-tost son discours indiscret ;
 (Hélas ! rien aux jaloux ne peut estre secret)
 Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice,
 Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice.
 Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'asseoir,
 Faire sentir ses gands, ses cheveux, son mouchoir ;
 Ces rencontres de mains, & mille autres caresses,
 Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses,

R E M A R Q U E S.

Ces heurtemens de pieds, &c. Ovide au même endroit :

*Quid juvenum tacitos inter convivio nutus,
 Verbaque compositis dissimulata notis.*

Qu'usent à leurs amans les plus douces maistresses.) Il | dire: Que font à leurs amans
 auroit été plus régulier de | les plus douces maistresses.

E L E G I E II. 47

Que je tais par honneur , craignant qu'avec le sien ,
 En un discours plus grand j'engageasse le mien.
 Cherche donc quelque sot , au tourment insensu-
 ble ,

Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible ;
 Car pour moy j'en suis las , ingrata , & je ne puis
 Durer plus longuement en la peine où je suis.
 Ma bouche incessamment aux plaintes est ouverte.
 Tout ce que j'aperçois , semble jurer ma perte.
 Mes yeux toujours pleurans , de tourment esveillez ,
 Depuis d'un bon sommeil ne se sont veuz sillez.
 Mon esprit agité fait guerre à mes pensées ,
 Sans avoir reposé vingt nuits se sont passées ,
 Je vais comme un Lutin deçà delà courant ,
 Et ainsi que mon corps , mon esprit est errant.

Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte ,
 Je despeins en mes vers ma douleur , & ta honte ,
 Amour dedans le cœur m'assaut si vivement ,
 Qu'avecque tout desdain , je perds tout jugement.

Vous autres , que j'employe à l'espier sans cesse ,
 Au logis , en visite , au Sermon , à la Messe ,

R E M A R Q U E S.

Ne se sont veuz sillez.) *du feu qui me surmonte.*)
 Cillés.) Il y avoit , au feu , dans
Mais tandis qu'en parlant) toutes les éditions.

Connoissant que je suis amoureux & jaloux ,
 Pour flater ma douleur que ne me mentez-vous ?
 Ha ! pourquoi m'estes vous , à mon dam , si fide-
 les ?

Le porteur est fascheux de fascheuses nouvelles,
 Déferez à l'ardeur de mon mal furieux ,
 Feignez de n'en rien voir , & vous fermez les yeux,
 Si dans quelque maison , sans femme elle s'arreste,
 S'on lui fait au Palais quelque signe de teste ,
 S'elle rit à quelqu'un , s'elle appelle un vallet ,
 S'elle baille , en cachette , ou reçoit un poulet ,
 Si dans quelque recoin quelque vieille incognuë ,
 Marmotant un Pater , lui parle , & la saluë ;
 Déguisez-en le fait , parlez-m'en autrement ,
 Trompant ma jaloufie , & vostre jugement.
 Dites moi qu'elle est chaste , & qu'elle en a la gloire ;
 Car bien qu'il ne soit vray , si ne le puis-je croire.
 De contraires efforts mon esprit agité,
 Douteux s'en court de l'une à l'autre extrémité.

R E M A R Q U E S.

De contraires efforts mon esprit agité, &c.) Ovide , dans
 la même Elégie :

*Luclantur , pectusque leve in contraria tendunt ,
 Hac amor , hac odium ; sed puto vincet amor.
 Odero , si potero : si non , invitus amabo :
 Nec juga taurus amat ; quæ tamen odit , habet.*

ELEGIE II. 49

La rage de la hayne & l'amour me transporte ;
Mais j'ay grand peur , enfin , que l'amour soit plus
forte.

Surmontons par mespris ce desir indiscret :
Au moins , s'il ne se peut , l'aymeray-je à regret.
Le bœuf n'aime le joug que toutesfois il traîne,
Et meslant sagement mon amour à la hayne ,
Donnons luy ce que peut , ou que doit recevoir,
Son mérite égalé justement au devoir.

En Conseiller d'Etat , de discours je m'abuse.
Un Amour violent aux raisons ne s'amuse.
Ne sçay-je que son œil , ingrat à mon tourment,
Me donnant ce desir , m'osta le jugement ?
Que mon esprit blessé , nul bien ne se propose ,
Qu'aveugle , & sans raison , je confonds toute chose,
Comme un homme insensé qui s'emporte au parler ,
Et dessigne avec l'œil mille chasteaux en l'air.

C'en est fait pour jamais , la chance en est jettée.
D'un feu si violent mon ame est agitée,
Qu'il faut , bon-gré , mal-gré , laisser faire au destin ;
Heureux ! si par la mort j'en puis estre à la fin.
Et si je puis , mourant en cette frénésie ,
Voir mourir mon amour avecq' ma jalousie !

Mais Dieu ! que me sert-il de pleurs me consom-
mer,
Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer ?

50 E L E G I E II.

Où le Ciel nous incline , à quoi sert la menace ?
 Sa beauté me rappelle , où son défaut me chasse :
 Aimant & desdaignant par contraires efforts ,
 Les façons de l'esprit & les beautez du corps,
 Ainsi je ne puis vivre avec elle , & sans elle.
 Ha , Dieu ! que fusses-tu ou plus chaste , ou moins
 belle !

Ou pussés-tu connoistre , & voir par mon trespas ,
 Qu'avecque ta beauté mon humeur ne sied pas !
 Mais si ta passion est si forte , & si vive ,
 Que des plaisirs des sens ta raison soit captive ,
 Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy ;
 Je n'entends en cela te prescrire une loy :
 Te pardonnant par moy cette fureur extreme ,
 Ainsi , comme par toy , je l'excuse en moi-mesme.
 Car nous sommes tous deux en nostre passion ,
 Plus dignes de pitié que de punition.
 Encore , en ce malheur où tu te précipites ,
 Dois-tu par quelque soin t'obliger tes mérites ;

R E M A R Q U E S.

Sa beauté me rappelle , &c.) Ovide , au même en-
 où son défaut me chasse ,] droit :

Nequitiam fugio , fugientem forma reducit ,

Aversor morum crimina , corpus amo.

Sic ego nec sine te , nec tecum vivere possum ,

Et videor voti nescius esse mei.

Aut formosa fores minus , aut minus improba , vellem ;

Non facit ad mores tam bona forma malos.

E L E G I E II. 51

Connoître ta beauté, & qu'il te faut avoir,
 Avecque ton amour, égard à ton devoir.
 Mais, sans discrétion, tu vas à guerre ouverte;
 Et par sa vanité triomphant de ta perte,
 Il montre tes faveurs, tout haut il en discourt,
 Et ta honte & sa gloire entretiennent la Cour.
 Cependant, me jurant tu m'en dis des injures.
 O Dieux! qui sans pitié punissez les parjures,
 Pardonnez à ma Dame, ou changeant vos effects
 Vengez plustost sur moy les péchez qu'elle a faités.

S'il est vrai sans faveur que tu l'escoutes plaindre,
 D'où vient, pour son respect, que l'on te voit con-
 traindre?

Que tu permets aux siens lire en tes passions,
 De veiller jour & nuit dessus tes actions;
 Que tousjours d'un vallet ta carrosse est suivie,
 Qui rend, comme espion, compte exact de ta vie;
 Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soupçons,
 Et que, parlant de Dieu, tu nous fais des leçons,
 Nouvelle Magdelaine au desert convertie;
 Et jurant que ta flamme est du tout amortie,

R E M A R Q U E S.

Mais par sa vanité.) Il falloit écrire, *Que tu*
 L'Auteur parle de son rival, *laisses*; c'est pourquoy on a
 que, par mépris, il affecte *mis*, *Que tu laisses chacun*,
 de ne point nommer. *depuis l'édition de 1642.*
Que tu laisse un chacun.)

52 E L E G I E II.

Tu prétends finement par cette mauvaitié,
 Luy donner plus d'amour, à moi plus d'amitié;
 Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,
 Avecque faux sermens, que la neige fut noire?
 Mais comme tes propos, ton art est découvert,
 Et chacun, en riant, en parle à cœur ouvert;
 Dont je creve de rage, & voyant qu'on te blasme,
 Trop sensible en ton mal, de regret je me pasme,
 Je me ronge le cœur, je n'ay point de repos,
 Et voudrois estre sourd, pour l'estre à ces propos,
 Je me hay de te voir ainsi méfestimée.
 T'aimant si dignement, j'ayme ta renommée;
 Et si je suis jaloux, je le suis seulement
 De ton honneur, & non de ton contentement.
 Fay tout ce que tu fais, & plus s'il se peut faire;
 Mais choisi pour le moins ceux qui se peuvent taire.

R E M A R Q U E S.

— Par cette mauvai-
 rié.) Mauvaisié, dans l'é-
 dition de 1642. & les sui-
 vantes; & c'est ainsi qu'on
 l'écrivoit toujours, quand
 ce mot étoit en usage.

Et me cuidant tromper.)
 Et me pensant tromper: cor-
 rection nouvelle dans la
 même édition de 1642, &
 dans celles qui ont suivi.

Trop sensible en ton mal.)
 C'est ainsi qu'on lit dans les
 anciennes éditions. Celles
 de 1652. 1655. 1667, &c.
 portent; Trop sensible à
 ton mal, qui est la bonne
 leçon. 1642. & 1645. à
 mon mal.

Fay tout ce que tu fais,
 &c.) Ovide, Elegie 14. L.
 3. Amorum;

Quel besoin peut-il estre , insensée en amour ,
 Ce que tu fais la nuit , qu'on le chante le jour ?
 Ce que fait un tout seul , tout un chacun le sçache ?
 Et montres en amour ce que le monde cache ?
 Mais puisque le destin à toy m'a sçeu lier ,
 Et qu'oubliant ton mal , je ne puis t'oublier ,
 Par ces plaisirs d'amour tous confits en délices ,
 Par tes appas , jadis à mes vœuz si propices ,

R E M A R Q U E S .

*Non ego , ne pecces , cum sis formosa , recusam ;
 Sed ne sit misero scire necesse mihi .
 Nec te nostra jubet fieri censura pudicam ;
 Sed tantum , ut tentes dissimulare , rogat .
 Non peccat , quacumque potest peccasse negare ,
 Solaque famosam culpa professa facit .
 Quis furor est , qua nocte latent , in luce fateri ?
 Et que clam facias , facta referre palam ?
 Qua facis , hac facito : tantum fecisse negato , &c.*

<p>Ce que tu fais la nuit , qu'on le chante le jour .) Edition de 1642. & suivantes : Qu'on le conte le jour . Ce que fait un tout seul , tout un chacun le sçache ?) Edition de 1642. Tout que chacun. 1652. & suivantes ,</p>	<p>que tout chacun . Et montres en amour .) Edition de 1642 , & celles qui ont suivi : Et montrer . Par ces plaisirs d'amour , &c.) Ovide , L. 3. Amor. Eleg. 11.</p>
--	---

*Parce , per ô ! lecti socialia jura , per omnes ,
 Qui dem fallendos se tibi sape , Deos .
 Perque tuam faciem , magni mihi numinis instar ,
 Perque tuos oculos , qui rapuere meos .
 Quicquid eris , mea semper eris , &c.*

54 ELEGIE II.

Par ces pleurs , que mes yeux & les tiens ont versez ;
 Par mes sôûpirs , au vent , sans profit , dispersez ,
 Par les Dieux , qu'en pleurant , tes sermens appelle-
 rent ,

Par tes yeux , qui l'esprit , par les miens , me volent
 Et par leurs feux si clairs , & si beaux à mon cœur ;
 Excuse , par pitié , ma jalouse rancœur.

Pardonne , par mes pleurs , au feu qui me commande.
 Si mon péché fut grand , ma repentance est grande ;
 Et voy , dans le regret dont je suis consommé ,
 Que j'eusse moins failly , si j'eusse moins aimé.



E L E G I E III.

Sur le mesme sujet.

A I M A N T comme j'aimois , que ne devois-je
craindre ?

Pouvois-je estre assureé qu'elle se deust contraindre ?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust , pour moy , cessé d'estre ce qu'elle estoit ?
Que laissant d'estre femme , inconstante & légère ,
Son cœur , traistre à l'Amour , & sa foy mensongere,
Se rendant en un lieu , l'esprit plus arresté ,
Peust , au lieu du mensonge , aimer la verité ?

Non , je croyois tout d'elle , il faut que je le die ,
Et tout m'estoit suspect horsimis la perfidie.

Je craignois tous ses traits que j'ay sçus du depuis ,
Ses jours de mal de teste , & ses secretes nuits ;
Quand se disant malade , & de fievre enflammée ,
Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée.
Je craignois ses attraits , ses ris , & ses courroux ,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.

Mais la voyant jurer avec tant d'assurance ,
Je l'advouë , il est vray , j'estois sans defiance.
Aussi , qui pourroit croire , après tant de sermens ,
De larmes , de souspirs , de propos véhéments

56 ELEGIE III.

Dont elle me juroit que jamais de sa vie,
 Elle ne permettroit d'un autre estre servie ;
 Qu'elle aimoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié ;
 Je m'en devois promettre une ferme amitié ;
 Seulement pour tromper le jaloux populaire,
 Que je devois, constant, en mes douleurs me taire,
 Me feindre tousjours libre, ou bien me captiver,
 Et quelqu'autre perdant, seule la conserver ?
 Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de
 crainte,
 Au moins comme elle dit, sa parole estoit feinte ;
 Et le Ciel luy sertit, en cette trahison,
 D'infidèle moyen pour tromper ma raison.
 Et puis il est des Dieux témoins de nos paroles !

REMARQUES.

Et puis il est des Dieux, &c.) Ovide, Am. L. 3. Eleg. 3.

Esse Deos credamne ? fidem jurata fefellit,

Et facies illi, que fuit ante, manet.

Quam longos habuit, nondum perjura, capillos,

Tam longos, postquam numina laesi, habet.

Candida, candorem roseo suffusa rubore,

Ante fuit : niveo lucet in ore rubor.

Pes erat exiguus : pedis est aptissima forma ;

Longa, decensque fuit : longa, decensque manet.

Arguos habuit, radiant ut sidus ocelli,

Per quos mentita est perfida saepe mihi.

Scilicet aeterno falsum jurare puellis

Di quoque concedunt : formaque numen habet.

E L E G I E III. 57

Non, non, il n'en est point, ce sont contes frivoles,
 Dont se repaist le peuple, & dont l'Antiquité
 Se sertit pour tromper nostre imbecilité.
 S'il y avoit des Dieux, ils se vengeroient d'elle,
 Et ne la veroit-on si fiere ny si belle.
 Ses yeux s'obscuriroient, qu'elle a tant parjurez,
 Son teint seroit moins clair, ses cheveux moins dorez;
 Et le Ciel, pour l'induire à quelque pénitence,
 Marqueroit sur son front son crime & leur vengeance.
 Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair.
 Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher;
 Et de ce sexe ingrat excusant la malice,
 Pour une belle femme ils n'ont point de Justice.

R E M A R Q U E S.

On s'il y a des Dieux, &c.) Ovide, au même endroit:
*Aut si quis Deus est, teneras amat ille puellas;
 Et nimium solas omnia posse jubet.*



I M P U I S S A N C E .

E L E G I E I V .

QUOY ! ne l'avois-je assez en mes vœux desirée ?
 N'estoit-elle assez belle , ou assez bien parée ?
 Estoit-elle à mes yeux sans grace & sans appas ?
 Son sang étoit-il point issu d'un lieu trop bas ?
 Sa race , sa maison , n'estoit-elle estimée ,
 Ne valoit-elle point la peine d'estre aimée ?
 Inhabile au plaisir , n'avoit-elle de quoy ?
 Estoit-elle trop laide , ou trop belle pour moy ?
 Ha ! cruel souvenir , cependant je l'ay eüe
 Impuissant que je suis , en mes bras toute nuë ,
 Et n'ay peu , le voulant tous deux également ,
 Contenter nos desirs en ce contentement .

R E M A R Q U E S .

Cette Piece est imitée
 d'Ovide , Livre 3. des
 Amours , Elegie 7. qui com-
 mence ainsi : *At non formo-
 sa est* , &c. On ne rapporte-
 ra point ici les vers d'Ovide ,
 parce qu'ils sont trop licen-
 tieux. Elle fut publiée pour
 la première fois , dans l'édi-
 tion de 1613. qui fut l'an-
 née de la mort de Regnier ;

mais elle fut imprimée sur
 une copie très-défectueuse ,
 comme on le verra dans les
 Remarques : ce qui fait pré-
 sumer , que la copie étoit
 d'une main étrangere &
 ignorante ; & que l'Auteur ,
 peut-être prévenu par la
 mort , n'avoit point vû les
 Epreuves.

E L E G I E IV. 19

Au surplus, à ma honte, Amour, que te diray-je ?
 Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
 Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa,
 Bref, tout ce qu'ose Amour, ma Déesse l'osa ;
 Me suggérant la manne en sa levre amassée,
 Sa cuisse se tenoit en la mienne enlacée,
 Les yeux lui pétilloient d'un desir langoureux,
 Et son ame exhaloit maint soupir amoureux.
 Sa langue, en bégayant, d'une façon mignarde,
 Me disoit, mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous re-
 tarde,

N'auroy-je point en moy quelque chose qui peut
 Offenser vos desirs, ou bien qui vous dépeult.
 Ma grace, ma façon, ha ! Dieu, ne vous plaît-elle ?
 Quoy ! n'ay-je assez d'amour, ou ne suis-je assez
 belle ?

Pendant, de la main animant ses discours,
 Je trompois, impuissant, sa flamme, & mes amours ;
 Et comme un tronc de bois, charge lourde & pesante,
 Je n'avois rien en moy de personne vivante.

R E M A R Q U E S.

Bref, tout ce qu'ose Amour, ma Déesse l'osa. Il y a grande apparence que ce vers n'est pas de Regnier. Dans la première édition, faite en 1613. il manquoit ici un vers qui n'avoit point été rétabli dans les éditions suivantes ; & ce n'a été que dans celle de 1642, qu'on a rempli cette lacune, par le vers dont il s'agit.

60 ELEGIE IV.

Mes membres languissans, perclus, & refroidis ;
 Par ses attouchemens n'étoient moins engourdis.
 Mais quoy ! que deviendray-je en l'extresme vieillesse,
 Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse ?
 Et si, las ! je ne puis & jeune, & vigoureux,
 Savourer la douceur du plaisir amoureux ?
 Ha ! j'en rougis de honte, & dépite mon âge,
 Age de peu de force, & de peu de courage,
 Qui ne me permet pas, en cest accouplement,
 Donner ce qu'en amour peut donner un amant.
 Car, Dieux ! ceste beauté par mon défaut trompée,
 Se leva le matin de ses larmes trempée,
 Que l'amour de dépit écouloit par ses yeux,
 Ressemblant à l'Aurore, alors qu'ouvrant les Cieux,
 Elle sort de son lit, hargneuse & dépitée,
 D'avoir, sans un baiser, consommé la nuitée ;

R E M A R Q U E S.

Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse.) Ce vers a encore été inséré dans l'édition de 1642. à la place de celui de Regnier, qui manquoit dans toutes les éditions précédentes.

Et si, las ! je ne puis.) *Las !* pour *hélas !* Le vers auroit été plus harmonieux, & exempt de l'équivoque que font ces mots : *Et si las*, s'il avoit été ainsi tourné :

Hélas ! si je ne puis.
Elle sort de son lit, &c.) Les Poètes ont feint, que Tithon, mari de l'Aurore, étant fort âgé, cette Déesse se levoit tous les matins avant le jour.

Hargneuse & dépitée.) Les nouvelles éditions depuis 1642. ont substitué *bonneuse*, à *hargneuse*, terme bas & populaire.

E L E G I E IV. 61

Quand, baignant tendrement la terre de ses pleurs,
De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.

Pour flatter mon deffaut, mais que me sert la
gloire,

De mon amour passée inutile mémoire;

Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,

Tant plus je combattois, plus j'estois animé;

Guerrier infatigable en ce doux exercice,

Par dix ou douze fois je rentrois en la lice,

Où vaillant & adroit, après avoir brisé,

Des chevaliers d'amour j'étois le plus prisé?

Mais de cest accident je fais un mauvais conte;

Si mon honneur passé m'est ores une honte;

Et si le souvenir trop prompt de m'outrager,

Par le plaisir receu ne me peut soulager.

O Ciel! il falloit bien qu'enforcelé je feusse;

Ou, trop ardent d'amour, que je ne m'apperceusse,

R E M A R Q U E S.

De chagrin & d'amour elle enjette ses fleurs.) Enjette, du verbe composé Enjeter, qui est hors d'usage, & dont nous n'avons retenu que le simple, Jeter.

Pour flatter mon deffaut, mais que me sert la gloire.) Dans l'édition de 1645. on a mis de quoy me sert la

gloire: correction qui a été adoptée par toutes les éditions suivantes.

Après avoir brisé.) Il faut sous-entendre: plusieurs lances.

Si mon honneur passé m'est ores une honte.) Edition de 1642. & suivantes; maintenant est ma honte.

62 ELEGIE IV.

Que l'œil d'un envieux nos desseins empeschoit,
 Et sur mon corps perclus son venim espanchoit !
 Mais qui pourroit atteindre au point de son mérite ?
 Veux que toute grandeur pour elle est trop petite :
 Si par l'égal, ce charme a force contre nous,
 Autre que Jupiter n'en peut estre jaloux.
 Luy seul, comme envieux d'une chose si belle,
 Par l'émulation seroit seul digne d'elle.
 Hé quoy ! là haut au Ciel mets-tu les armes bas ?
 Amoureux Jupiter, que ne viens-tu ça-bas,
 Jouïr d'une beauté sur les autres aimable ?
 Assez de tes amours n'a caqueté la fable.
 C'est ores que tu dois, en amour vif, & prompt,
 Te mettre encore un coup les armes sur le front ;
 Cacher ta déité dessous un blanc plumage ;
 Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage,
 D'un Serpent, d'un Cocu ; & te répandre encor,

REMARQUES.

Que l'œil d'un envieux.) Dans la premiere édition de 1612. on lisoit ici *ennuieux*, faute qui avoit été répétée dans le vers 69.

Te mettre encore un coup les armes sur le front.) Jupiter prit la figure d'un Taureau pour enlever Europe.

Cacher sa déité dessous un blanc plumage.) Il se chan-

gea en Cygne ; pour tromper Léda, femme de Tyndare.

Prendre le feint semblant d'un Satyre sauvage, D'un Serpent, d'un Cocu.) Autres métamorphoses de Jupiter, qui sont décrites dans Ovide, Livre 6. v. 101. & suivans.

E L E G I E IV. 63

Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or;
 Et puis que sa faveur, à moy seul octroyée,
 Indigne que je suis, fust si mal employée,
 Faveur qui de mortel m'eust fait égal aux Dieux;
 Si le Ciel n'eust esté sur mon bien envieux!

Mais encor tout bouillant en mes flammes premières,
 De quels vœuz redoublez, & de quelles prières
 Iray-je derechef les Dieux sollicitant,
 Si d'un bien-fait nouveau j'en attendois autant?
 Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent,
 Et si de leurs bienfaits je croy qu'ils se repentent?

Or quand je pense, ô Dieux! quel bien m'est ad-
 venu,

Avoir veu dans un lit ses beaux membres à nu,
 La tenir languissante entre mes bras couchée,
 De mesme affection la voir estre touchée,
 Me baiser haletant d'amour, & de desir,
 Par ses chatoüillemens resveiller le plaisir!
 Ha Dieux! ce sont des traits si sensibles aux ames,
 Qu'ils pourroient l'Amour mesme eschauffer de leurs
 flammes,

Si, plus froid que la mort, ils ne m'eussent trouvé,
 Des mystères d'amour, amant trop réprouvé.

R E M A R Q U E S

Si mes deffauts passez leurs beautez, mescontentent.) Leurs bontez, paroistroit plus juste.

64 ELEGIE IV.

Je l'avois , cependant , vive d'amour extrême ;
 Mais si je l'eus ainsi , elle ne m'eust de même ;
 O malheur ! & de moy elle n'eust seulement
 Que des baisers d'un frere , & non pas d'un amant.
 En vain , cent & cent fois , je m'efforce à lui plaire ,
 Non plus qu'à mon desir , je n'y puis satisfaire ;
 Et la honte , pour lors , qui me saisit le cœur ,
 Pour m'achever de peindre , esteignit ma vigueur.

Comme elle reconnut , femme mal-satisfaite ,
 Qu'elle perdoit son temps , du liêt elle se jette ,
 Prend sa juppe , se lace , & puis en se mocquant ,
 D'un ris , & de ces mots , elle m'alla piquant :
 Non , si j'estois lascive , ou d'amour occupée ,
 Je me pourrois fascher d'avoir esté trompée ;
 Mais puisque mon desir n'est si vif , ny si chaud ,
 Mon tiede naturel m'oblige à ton défaut.
 Mon amour satisfaicte aime ton impuissance ,
 Et tire de ta faute assez de récompense ,
 Qui tousjours dilayant , m'a fait , par le desir ,
 Esbattre plus long-temps à l'ombre du plaisir.

R E M A R Q U E S.

Non , si j'estois lascive , &c.) Ce vers & les sept suivans , sont une paraphrase du commencement de la Lettre de Circé à Polyænos , dans Pétrone : *Si libidinosus essem , querever decepta : nunc etiam languori tuo gratias ago. In umbra voluptatis diutius lusi.*

Mais

ELEGIE IV. 65

Mais estant la douceur par l'effort divertie,
 La fureur à la fin rompit sa modestie,
 Et dit en esclatant : pourquoy me trompes-tu ?
 Ton impudence à tort à vanté ta vertu ;
 Si en d'autres amours ta vigueur s'est usée,
 Quel honneur reçois-tu de m'avoir abusée ?

Assez d'autres propos le despit luy dictoit.
 Le feu de son desdain par sa bouche sortoit.
 Enfin, voulant cacher ma honte, & sa colere,
 Elle couvrit son front d'une meilleure chere ;
 Se conseilla au miroir, ses femmes appela,
 Et se lavant les mains, le fait dissimula.

Belle, dont la beauté si digne d'estre aimée,
 Eust rendu des plus morts la froideur enflamée ;

REMARQUES.

Ton impudence à tort a vanté ; &c.) Ce qui suit est imité de la Réponse de Polyænos à Circé : Fateor me, Domina, sepe peccasse : nam & homo sum, & adhuc juvenis ; numquam tamen ante hunc diem usque ad mortem deliqui. Habes confitentem reum. Quidquid jusservis, merui. Proditionem feci, hominem occidi, templum violavi. In hac facinora quære supplicium. Si ve occidere placet, ferro

meo venio : sive verberibus contenta es, curro nudus ad Dominam. Illud unum memento : non me, sed instrumenta peccasse. Paratus miles arma non habui. Quis hoc turbaverit, nescio : forsitan, dum omnia concupisco, voluptatem tempore contumnavi. Non invenio quod feci . . . Summata tamen excusationis mea, hac est : placebo tibi, si me culpam emendare permiseris.

66 ELEGIE IV.

Je confesse ma honte, & de regret touché,
 Par les pleurs que j'espands, j'accuse mon péché:
 Péché d'autant plus grand, que grande est ma jeu-
 nesse.

Si homme j'ay failly, pardonnez-moy, Déesse.
 J'avoué estre fort grand le crime que j'ay fait;
 Pourtant jusqu'à la mort, si n'avoy-je forfait,
 Si ce n'est à present, qu'à vos pieds je me jette,
 Que ma confession vous rende satisfaiète.
 Je suis digne des maux que vous me prescrirez.
 J'ay meurtry, j'ay volé, j'ay des vœuz parjurez,
 Trahy les Dieux benins. Inventez à ces vices,
 Comme estranges forfaités, des estranges supplices.
 O beauté, faictes-en tout ainsi qu'il vous plaist.
 Si vous me commandez, à mourir je suis prest.
 La mort me fera douce, & d'autant plus encore;
 Si je meurs de la main de celle que j'adore.
 Avant qu'en venir là, au moins souvenez-vous,
 Que mes armes, non moy, causent vostre courroux;
 Que Champion d'amour entré dedans la lice,
 Je n'eus assez d'haleine à si grand exercice;

R E M A R Q U E S.

Trahy les Dieux benins.) avant celle de 1642, ce
 Dans toutes les éditions | vers étoit ainsi:

Trahy les Dieux: venins, inventez à ces vices:

Faute grossiere, qui fait | premiere copie étoit cor-
 rompre à quel point la | rompue.

ELEGIE IV. 67

Que je ne suis chasseur jadis tant approuvé,
 Ne pouvant redresser un déffaut retrouvé.
 Mais d'où viendrait ceci ? seroit ce point, Maîtresse,
 Que mon esprit, du corps précédast la paresse ?
 Ou que, par le desir trop prompt & violent,
 J'allasse, avec le temps, le plaisir consommant ?
 Pour moy, je n'en sçay rien ; en ce fait tout m'abuse.
 Mais enfin, ô beauté, recevez pour excuse,
 S'il vous plaist derechef que je rentre en l'assaut,
 J'espere avec usure amender mon deffaut.

REMARQUES.

Recevez pour excuse. L'une & l'autre le-
 çon peuvent être admises.
 & suivantes : Recevez mon



E L E G I E V.

L'H O M M E s'oppose en vain contre la destinée,
 Tel a dompté sur mer la tempeste obstinée,
 Qui deceu dans le port, esprouve en un instant
 Des accidens humains le revers inconstant,
 Qui le jette au danger, lorsque moins il y pense.
 Ores, à mes dépens j'en fais l'expérience:
 Moy, qui tremblant encor du naufrage passé,
 Du bris de mon navire au rivage amassé,
 Bastissois un autel aux Dieux légers des ondes;
 Jurant mesme la mer, & ses vagues profondes,
 Instruit à mes dépens, & prudent au danger,
 Que je me garderois de croire de léger:
 Sçachant qu'injustement il se plaint de l'orage,
 Qui remontant sur mer fait un second naufrage.
 Cependant ay-je à peine essuyé mes cheveux,
 Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,
 Que d'un nouveau desir le courant me transporte,
 Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
 Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint;

R E M A R Q U E S.

Cette Elégie fut composée pour Henry IV.

ELEGIE V. 69

Et par un si doux nœud si doucement estreint ;
 Que me trouvant épris d'une ardeur si parfaite ,
 Trop heureux en mon mal , je benis ma défaite ;
 Et me sens glorieux , en un si beau tourment ,
 De voir que ma grandeur serve si dignement.
 Changement bien étrange en une amour si belle !
 Moy , qui rangeois au joug la terre universelle ;
 Dont le nom glorieux aux astres élevé ,
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé ;
 Qui fis de ma valeur le hazard tributaire ,
 A qui rien , fors l'Amour , ne pût estre contraire ,
 Qui commande par tout , indomptable en pouvoir ,
 Qui sçay donner des loix , & non les recevoir :
 Je me vois prisonnier aux fers d'un jeune Maistre ,
 Où je languis esclave , & fais gloire de l'estre ;
 Et font à le servir tous mes vœux obligez.
 Mes palmes , mes lauriers en myrthes sont changez ,
 Qui servant de trophée aux beautez que j'adore ,
 Font , en si beau sujet , que ma perte m'honore.
 Vous , qui dès le berceau de bon œil me voyez ,
 Qui du troisieme Ciel mes destins envoyez ,

REMARQUES.

Qui du troisieme Ciel.) nus , qui est la troisieme
 L'Auteur apostrophe Ve- | des Planetes.

70 ELEGIE V.

Belle & sainte Planete , astre de ma naissance ,
 Mon bonheur plus parfait , mon heureuse influence ,
 Dont la douceur préside aux douces passions ,
 Vénus , prenez pitié de mes affections ;
 Soyez-moy favorable , & faites à cette heure ,
 Plustost que découvrir mon amour , que je meure :
 Et que ma fin témoigne , en mon tourment secret ,
 Qu'il ne vécut jamais un amant si discret ;
 Et qu'amoureux constant , en un si beau martyre ,
 Mon trépas seulement mon amour puisse dire.

Ha ! que la passion me fait bien discourir.
 Non , non , un mal qui plaist ne fait jamais mourir.
 Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tour-
 mente !

La patience est foible , & l'amour violente ;
 Et me voulant contraindre en si grande rigueur ,
 Ma plainte se dérobe , & m'échappe du cœur.
 Semblable à cet enfant , que la mere en colere ,
 Après un châtement veut forcer à se taire :
 Il s'efforce de crainte à ne point soupirer ,
 A grand peine ose-t-il son haleine tirer ;
 Mais nonobstant l'effort , dolent en son courage ;
 Les sanglots , à la fin , débouchent le passage :
 S'abandonnant aux cris , ses yeux fondent en pleurs ,
 Et faut que son respect défere à ses douleurs.

E L E G I E V. 71

De mesme, je m'efforce au tourment qui me tuë,
 En vain de le cacher mon respect s'évertuë :
 Mon mal, comme un torrent, pour un temps re-

tenu,

Renversant tout obstacle, est plus fier devenu.

Or puis que ma douleur n'a pouvoir de se taire,

Et qu'il n'est ny desert, ny rocher solitaire,

A qui de mon secret je m'osasse fier ;

Et que jusqu'à ce point je me dois oublier,

Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte,

A vous seule, en pleurant, j'adresse ma complainte.

Aussi puisque vostre œil m'a tout seul asservy,

C'est raison que luy seul voye comme je vy ;

Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle,

Que seule en l'Univers, je vous estime belle :

Et si de mes discours vous entrez en courroux,

Songez qu'ils sont en moy, mais qu'ils naissent de

vous ;

Et que ce seroit estre ingrate en vos défaites,

Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.

Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes

plaisirs,

Délices de mes yeux, & de tous mes desirs,

Qui régnent sur les cœurs d'une contrainte aimable ;

Pardonnez à mon mal, hélas ! trop véritable ;

72 *E L E G I E V.*

Et lisant dans mon cœur que valent vos attraits ;
Le pouvoir de vos yeux , la force de vos traits ,
La preuve de ma foy , l'aigreur de mon martyre :
Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire.
Ne vous offensez point de mes justes clameurs ;
Et si , mourant d'amour , je vous dis que je meurs.



POESIES

P O È S I E S
M E S L É E S

Tome II.

e



F O R S I E S
F O R S I E S



P L A I N T E.

S T A N C E S.

EN quel obscur séjour le Ciel m'a-t'il réduit !
 Mes beaux jours sont voilez d'une effroyable nuit ;
 Et dans un même instant comme l'herbe fauchée ,
 Ma jeunesse est séchée.

Mes discours sont changez en funebres regrets ;
 Et mon ame , d'ennuis est si fort éperduë ,
 Qu'ayant perdu ma Dame en ces tristes forêts ,
 Je crie , & ne sçay point ce qu'elle est devenuë.



O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fustes jadis ,
 En l'Avril de mes jours , un heureux paradis ,

R E M A R Q U E S.

Cette Piece , qui contient des regrets sur l'absence d'une Maîtresse , parut pour la premiere fois dans un Recueil imprimé en 1611. à Rouen , chez Raphaël du Petit-val , intitulé *Le Temple d'Apollon , ou nouveau*

Recueil des plus excellens vers de ce temps : page 5. qui est la premiere du Recueil. Elle fut ensuite insérée parmi les autres œuvres de Regnier , dans l'édition de 1642. avec quelques légers changemens.

Gij

Quand de mille douceurs la faveur de ma Dame
Entretenoit mon ame :

Or' que la triste absence, en l'Enfer où je suis,
D'un piteux souvenir me tourmente & me tuë ;
Pour consoler mon mal, & flatter mes ennuis,
Hélas, respondes-moy, qu'est-elle devenuë ?

❖
Où sont ces deux beaux yeux ? que font-ils devenus ?

Où sont tant de beautez, d'Amours, & de Vénus,
Qui régnoient dans sa veuë; ainsi que dans mes veines
Les foudis, & les peines ?

Hélas ! fille de l'air, qui sens ainsi que moy,
Dans les prisons d'Amour ton ame détenuë,
Compagne de mon mal, assiste mon é moy,
Et responds à mes cris, qu'est-elle devenuë ?

❖
Je voy bien en ce lieu triste & desespéré,
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré :
Et bien que loin d'icy le Destin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

R E M A R Q U E S.

Hélas ! fille de l'air.) L'Echo,

Je voy dedans ces fleurs les thrésors de son teint ,
 La fierté de son ame en la Mer toute émeuë :
 Tout ce qu'on voit ici vivement me la peint :
 Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenuë.

✻

Las ! voici bien l'endroit où premier je la vy ,
 Où mon cœur de ses yeux si doucement ravy ,
 Rejettant tout respect , découvrit à la belle
 Son amitié fidele.

Je revoy bien le lieu , mais je ne revoy pas
 La Reyne de mon cœur , qu'en ce lieu j'ay perduë ;
 O bois ! ô prez ! ô monts ! ses fideles esbats ,
 Hélas ! respondes-moy , qu'est-elle devenuë ?

✻

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit ;
 L'agréable Printemps sous ses pieds florissoit ,
 Tout rioit auprès d'elle , & la terre parée
 Estoit énamourée.

Ores que le malheur nous en a sçeu priver ,
 Mes yeux tousjours mouillez d'une humeur continuë,
 Ont changé leurs saisons en la saison d'hiver ,
 N'ayant sçeu découvrir ce qu'elle est devenuë.

✻

R E M A R Q U E S.

O bois ! ô prez !) Edit. de 1642. O ciel ! ô prez !

Mais quel lieu fortuné si long-temps la retient ?
Le Soleil qui s'absente, au matin nous revient,
Et par un tour réglé, sa chevelure blonde

Eclaire tout le monde.

Si-tost que sa lumiere à mes yeux se perdit,
Elle est, comme un éclair, pour jamais disparuë ;
Et quoy que j'aye fait, malheureux, & maudit,
Je n'ay peu découvrir ce qu'elle est devenuë.



Mais Dieux ! j'ay beau me plaindre, & tousjours
soupirer,
J'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
J'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle :
Chacun me la recele.

O bois ! ô prez ! ô monts ! ô vous qui la cachez !
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë ;
Si jamais de pitié vous vous vistes touchez,
Hélas ! respondes-moy, qu'est-elle devenuë ?



Fut-il jamais mortel si malheureux que moy ?
Je lis mon infortune en tout ce que je voy ;
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'envy me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point,
 Et rend l'objet présent ma douleur plus aiguë :
 Mais las ! mon plus grand mal est de ne sçavoir point,
 Entre tant de malheurs, ce qu'elle est devenuë.



Ainsi de toutes parts je me sens assaillir ;
 Et voyant que l'espoir commence à me faillir ;
 Ma douleur se rengrege, & mon cruel martyre
 S'augmente, & devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux,
 Qui pense consoler ma raison abbatuë,
 Il m'afflige, & le Ciel me seroit odieux,
 Si-là haut j'ignorois ce qu'elle est devenuë.



Gesné de tant d'ennuis, je m'estonne comment,
 Environné d'Amour, & du fascheux tourment,
 Qu'entre tant de regrets son absence me livre,
 Mon esprit a peu vivre.

Le bien que j'ay perdu me va tyrannisant ;
 De mes plaisirs passez mon ame est combatuë ;
 Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuisant,
 C'est qu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë.



Et ce cruel penser qui sans cesse me suit,
Du trait de sa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'esprit la misérable histoire
D'une si courte gloire.

Et ces biens, qu'en mes maux encor il me faut voir,
Rendroient d'un peu d'espoir mon ame entretenüe,
Et m'y consolerois, si je pouvois sçavoir
Ce qu'ils sont devenus, & qu'elle est devenues.



Plaisirs si-tost perdus; hélas! où estes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me sembliez si doux,
Où estes vous allez? hé! où s'est retirée
Ma belle Cythérée?

Ha! triste souvenir d'un bien si-tost passé!
Las! pourquoy ne la voy-je, ou pourquoy l'ay-je veüe,
Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenues?



En vain, hélas! en vain, la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, si le regret poignant

R E M A R Q U E S.

Ce qu'ils sont devenus, & qu'elle est devenues. Edit. de *Ce qu'ils sont devenus, et qu'elle est devenues.*

De m'en voir séparé , d'autant plus me tourmente ,
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ay du contentement ,
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue ,
Et chatouille mon mal d'un faux ressentiment ;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenuë.



Encor ce bien m'afflige , il n'y faut plus songer ,
C'est se paistre du vent , que la nuit s'alléger
D'un mal qui tout le jour me poursuit & m'outrage ,
D'une impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deslier ,
Il faut , privé d'espoir , que mon cœur s'évertuë ,
Ou de mourir bien-tost , ou bien de l'oublier ;
Puisqu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë.



Comment , que je l'oublie ! ha Dieux ! je ne le
puis.
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis ,
Que ce cruel tyran a gravez dans mon ame ,
En des lettres de flamme.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'ame bien résoluë ;

82 S T A N C E S.

Et finissant nos jours, finissons nos malheurs,
Puisqu'on ne peut sçavoir ce qu'elle est devenuë.



Adieu donc, clairs Soleils, si divins, & si beaux,
Adieu l'honneur sacré des forests & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte,
De vos beautez deserte.

Las! recevez mon ame en ce dernier adieu.
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincuë,
Misérable amoureux, je vay quitter ce lieu,
Pour sçavoir aux Enfers ce qu'elle est devenuë.



Ainsi dit Amiante, alors que de sa voix
Il entama les cœurs des rochers, & des bois,
Pleurant, & soupirant la perte d'Yacée,
L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver il s'en court au trespas.
Et comme sa vigueur peu à peu diminuë,
Son Ombre pleure, crie, en descendant là-bas:
Esprits, hé! dites-moy, qu'est-elle devenuë?



O D E.

J A M A I S ne pourray-je bannir
 Hors de moy l'ingrat souvenir
 De ma gloire si-tost passée ?
 Tousjours pour nourrir mon soucy,
 Amour, cet enfant sans mercy,
 L'offrira-t-il à ma pensée ?

✱
 Tyran implacable des cœurs,
 De combien d'ameres langueurs
 As-tu touché ma fantasia ?
 De quels maux m'as-tu tourmenté ?
 Et dans mon esprit agité,
 Que n'a point fait la jalousie ?

✱
 Mes yeux aux pleurs accoutumez,
 Du sommeil n'estoient plus fermez ;

R E M A R Q U E S.

Cette Ode fut aussi imprimée pour la première fois dans le même Recueil de 1611. & fut insérée dans l'édition de 1642. L'Auteur y exprime les regrets d'un homme usé par les plaisirs, qui invective contre les peines de l'amour.

Mon cœur frémissoit sous la peine :
 A veu' d'œil mon teint jaunissoit,
 Et ma bouche, qui gémissoit,
 De soupirs estoit toujours pleine.



Aux caprices abandonné,
 J'errois d'un esprit forcené,
 La raison cédant à la rage :
 Mes sens des desirs emportez,
 Flottoient confus de tous costez,
 Comme un vaisseau parmi l'orage.



Blasphémant la terre & les cieux,
 Mesmes je m'estois odieux,
 Tant la fureur troubloit mon ame :
 Et bien que mon sang amassé,
 Autour de mon cœur fust glacé,
 Mes propos n'estoient que de flamme.



Pensif, frénétique, & resvant,
 L'esprit troublé, la teste au vent,
 L'œil hagard, le visage blesme :
 Tu me fis tous maux éprouver :

Et sans jamais me retrouver,
Je m'allois cherchant en moy mesme,



Pendant, lors que je voulois,
Par raison enfreindre tes loix,
Rendant ma flamme refroidie:
Pleurant, j'accusay ma raison,
Et trouvay que la guérison
Est pire que la maladie.



Un regret pensif & confus
D'avoir esté, & n'estre plus,
Rend mon ame aux douleurs ouverte,
A mes dépens, las ! je voy bien,
Qu'un bon-heur comme estoit le mien,
Ne se connoit que par la perte.

R E M A R Q U E S.

D'avoir esté, & n'estre plus.) Edit. de 1641, *D'avoir
esté, sans estre plus.*



C O N T R E
UN AMOUREUX TRANSL
S T A N C E S.

POURQUOY perdez-vous la parole,
Aussi-toit que vous rencontrez
Celle que vous idolâtrez,
Devenant vous mesme une idole?
Vous estes-là sans dire mot,
Et ne faites rien que le sot.



Par la voix Amour vous susfoque,
Si vos souspirs vont au devant,
Autant en emporte le vent,
Et vostre Déesse s'en mocque:
Vous jugeant de mesme imparfait
De la parole & de l'effect.



Pensez-vous la rendre abatuë
Sans vostre fait lui déceler?

R E M A R Q U E S.

Cette Piece ne parut qu'en 1616. après la mort de Regnier, & elle ne con-
tenoit que les cinq premières Stances.

Faire les doux yeux sans parler,
C'est faire l'amour en tortuë.
La belle fait bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.



Voulez-vous, en la violence
De votre longue affection,
Montrer une discretion ?
Si on la voit par le silence,
Un tableau d'amoureux transi
Le peut bien faire tout ainsi.



Souffrir mille & mille traverses,
N'en dire mot, prétendre moins,
Donner ses tourmens pour tesmoins
De toutes les peines diverses,
Des coups n'estre point abbatu ;
C'est d'un asne avoir la vertu.



L'effort fait plus que le mérite :
Car pour trop mériter un bien,

R E M A R Q U E S.

L'effort fais plus que le | ces suivantes furent ajoutées
mérite, &c.) Les sept Stan- | dans l'édition de 1642.

Le plus souvent on n'en a rien ;
 Et dans l'amoureuse poursuite ,
 Quelquesfois l'importunité
 Fait plus que la capacité.



J'approuve bien la modestie ,
 Je hay les amans effrontez.
 Evitons les extrémitez.
 Mais des Dames une partie ,
 Comme estant sans élection ,
 Juge en discours l'affection.



En discourant à sa Maïstresse ,
 Que ne promet l'amant subtil ?
 Car chacun , tant pauvre soit-il ,
 Peut estre riche de promesse.
 „ Les Grands , les Vignes , les Amans
 „ Trompent tousjours de leurs sermens.



Mais vous ne trompez que vous mesme ,
 En faisant le froïd à dessein.
 Je croy que vous n'estes pas sain ;
 Vous avez le visage blesme.

Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.



Vostre Belle, qui n'est pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous void, pense que soyez
Ou vous muët, ou elle sourde.
Parlez, elle vous oira bien;
Mais elle attend, & n'entend rien.



Elle attend d'un desir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.
Mais s'il est vray qu'à nos propos
On reconnoist quelle est nostre ame;
Elle vous croit, à cette fois,
Manquer d'esprit comme de voix.



Qu'un honteux respect ne vous touche:
Fortune aime un audacieux.

R E M A R Q U E S.

Parlez, elle vous oira bien.) Edit. de 1667. & suivantes, *Elle vous orra.*

Tome II.

H

90 STANCES.

Pensez, voyant Amour sans yeux,
 Mais non pas sans mains, ny sans bouche,
 Qu'après ceux qui font des présens,
 L'Amour est pour les bien-disans.



LOUANGES
DE MACETTE.

BELLE & favoureuse Macette,
Vous estes si gente & doucette,
Et avez si doux le regard;
Que si vos vertus & mérites
N'étoient en mes œuvres décrites,
Je croirois mériter la hard.



Ouy, je croirois qu'on me deût pendre,
Si je ne m'efforçois de rendre,
Avec de doubles intérêts,
Vostre nom autant en estime,
Au mont des Muses, par ma rime,
Comme il l'est dans les cabarets.

REMARQUES.

Regnier n'est point l'Auteur de cette Piece : mais on l'a insérée dans le Recueil de ses œuvres, parce qu'elle figure avec la Satire	treizieme, dont la fameuse Macette est l'héroïne. Elle fut imprimée dans l'édition de 1652. aussi bien que les Pieces suivantes.
--	--

Hij

92 LOUANGES.

Puis, vostre amour qui s'abandonne,
 Ne refusa jamais personne,
 Tant elle est douce à l'amitié.
 Aucun respect ne vous retarde ;
 Et fût-il crieur de moutarde,
 Vous en avez tousjours pitié.



Vostre poil, que le temps ne change,
 Est aussi doré qu'une orange,
 Et, plus qu'un chardon, friforté ;
 Et vostre tresse non confuse,
 Semble à ces mesches d'arquebuse,
 Qu'un Cadet porte à son costé.



Vostre face est plus reluisante
 Que n'est une table d'attente,
 Où l'on assiet de la couleur ;
 Et vostre œil a telle étincelle,
 Que le Soleil n'est, auprès d'elle,
 Qu'un Cierge de la Chandeleur.



La Muse autour de vostre bouche,
 Volant ainsi comme une mouche,

De miel vous embrene le bec :
 Et vos paroles nompareilles ,
 Résonnent doux à nos oreilles ,
 Comme les cordes d'un rebec.



Les Graces , d'amour eschauffées ,
 Nuds pieds , sans jupes , décoiffées ,
 Si tiennent toutes par la main ;
 Et d'une façon fadinette ,
 Se branslent à l'escarpolette ,
 Sur les ondes de vôtre sein.



Vénus , autour de vos ceillades ,
 En cotte , fait mille gambades ;
 Et les Amours , comme pouffins ,
 Ou comme oysons hors de la muë ,
 Qui ont mangé de la ciguë ,
 Semblent dancer les mataffins.



Vostre oeil chaud à la picorée ,
 L'esbat de Vénus la dorée ,
 Ne laisse rien passer sans flus ;
 Et vostre mine de poupée ,

94 LOUANGES, &c.

Prend les esprits à la pipée,
Et les appétits à la glus.



Je ne m'estonne donc, Macette,
Estant si gente, & si doucette,
Vostre œil si saint & si divin :
Si vous avez tant de pratique ;
Et s'il n'est Courtaut de Boutique
Qui chez vous ne prenne du vin.



Car, sans nulle miséricorde,
Je serois digne de la corde,
Si d'un caprice fantastie,
Je n'allois chantant vos louanges ;
Priant Dieu, les Saints, & les Anges,
Qu'ils vous conservent au Public.



Ce n'est pas pourtant qu'il me chaille,
Que chez vous la vendange faille ;
Mais je craindrois doresnavant,
Qui vostre vin, qui se disperse,
Veu le long temps qu'il est en perce,
Se sentist un peu de l'évent.

DIALOGUE.

CLORIS ET PHILIS.

CLORIS.

PHILIS, œil de mon cœur, & moitié de moi-même,

Mon Amour ; qui te rend le visage si blesmé ?

Quels sanglots, quels soupirs, quelles nouvelles pleurs,

Noyent de tes beautés les grâces & les fleurs ?

PHILIS. Ma douleur est si grande, & si grand mon martyre,

Qu'il ne se peut, Cloris, ny comprendre ny dire.

CLOR. Ces maintiens égarés, ces pensers esperdus,

Ces regrets, & ces cris, par ces bois esendus,

Ces regards languissans, en leur flammes discrettes,

Me font de ton Amour les paroles secrettes.

PHIL. Ha ! Dieu, qu'un divers mal diversément me point !

J'aime ; hélas ! non, Cloris, non, non, je n'aime point.

CLOR. La honte ainsi dément, ce que l'Amour décele,

La flamme de ton cœur par tes yeux estincelle,

Et ton silence mesme , en ce profond malheur ,
N'est que trop éloquent à dire ta douleur.
Tout parle en ton visage ; & te voulant contraindre ,
L'Amour vient , malgré toi , sur ta levre se plaindre.

Pourquoi veux-tu , Philis , aimant comme tu fais ,
Que l'Amour se démente en ses propres effets ?
Ne sçais tu que ces pleurs , que ces douces œillades ,
Ces yeux , qui se mourant , font les autres malades ,
Sont théâtres du cœur , où l'amour vient jouer
Les penses que la bouche a honte d'avouer ?

N'en fais donc point la fine , & vainement ne cache
Ce qu'il faut , malgré toy , que tout le monde sçache ;
Puisque le feu d'Amour , dont ta veux triompher ,
Se montre d'autant plus qu'on le pense étouffer.

L'Amour est un enfant , nud , sans fard & sans
crainte ,

Qui se plaist qu'on le voye , & qui fuit sa contrainte.
Force donc tout respect , ma chere fille , & croy
Que chacun est sujet à l'Amour , comme toy.
En jeunesse j'aimay , ta mere fit de mesme ,
Licandre aimait Lisis , & Félicque Phileme ;

R E M A R Q U E S.

Licandre aimait Lisis , & Félicque Phileme.) La cadence du vers demandoit qu'il fût tourné ainsi : *Licandre aimait Lisis , Félicque aimait Phileme.*

Et si l'âge esteignit leur vie & leurs soupirs,
 Par ces plaines encore on en sent les Zéphirs.
 Ces fleuves sont encor tout enfléz de leurs larmes,
 Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes;
 Encore oit-on l'Eco redire leurs chansons,
 Et leurs noms sur ces bois gravez en cent façons.

Mesmes que penfes-tu ? Bérénice la belle,
 Qui semble contre Amour si fiere & si cruelle,
 Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
 Qu'elle estoit sans Amant, mais non pas sans amour.
 Telle encor qu'on me voit, j'ayme de telle sorte,
 Que l'effet en est vif, si la cause en est morte.

Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
 Que jamais par mes pleurs éteindre je n'ay peu.
 Mais comme d'un seul trait nostre ame fut blessée,
 S'il n'avoit qu'un desir, je n'eus qu'une pensée.

PHIL. Ha ! n'en dis davantage, & de grace, & ne
 rends

Mes maux plus douloureux, ny mes ennuis plus
 grands.

CLOR. D'où te vient le regret dont ton ame est saisie ?
 Est-ce infidélité, mépris, ou jalousie ?

R E M A R Q U E S.

Par ces plaines encore on | les éditions portent, *Par*
en sent les Zéphirs. | Toutes | ces plaines.

Tome II.

PHIL. Ce n'est ny l'un, ny l'autre, & mon mal rigoureux

Excede doublement le tourment amoureux.

CLOR. Mais ne peut-on sçavoir le mal qui te possède?

PHIL. A quoy serviroit-il, puis qu'il est sans remede?

CLOR. Volontiers les ennuis s'allegent aux discours.

PHIL. Las! je ne veux aux miens ny pitié, ny secours.

CLOR. La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.

PHIL. Qui meurt en se taisant, semble mourir sans peine.

CLOR. Peut-estre en la disant te pourrai-je guerir.

PHIL. Tout remede est fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLOR. Au moins avant la mort dis où le mal te touche.

PHIL. Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLOR. Si je ne me déçois, ce mal te vient, d'aimer?

PHIL. Cloris, d'un double feu je me sens consumer.

CLOR. La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.

PHIL. Mais faut-il, à ma honte, hélas! que je l'avouë?

Et que je die un mal, pour qui jusques ici, j'eus la bouche fermée, & le cœur si transi,

Qu'étouffant mes soupirs, aux bois, aux prez, aux plaines,

Je ne puis, ny n'osay discourir de mes peines?

CLOR. Avec toi mourront donc tes ennuis rigoureux!

PHIL. Mon cœur est un sépulcre honorable pour eux.

CLOR. Je croy lire en tes yeux quelle est ta maladie.

PHIL. Si tu la vois, pourquoi veux tu que je la die?

Auray-je assez d'audace à dire ma langueur?

Ha! perdons le respect, où j'ay perdu le cœur.

J'aime, j'aime, Cloris; & cet enfant d'Eryce,

Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'un supplice,

De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,

Cause en moy ces douleurs, & ces gémissemens:

Chose encor inouïe, & toutefois non feinte,

Et dont jamais Bergere à ces bois ne s'est plainte!

CLOR. Seroit-il bien possible! PHIL. A mon dam tu le vois.

CLOR. Comment! qu'on puisse aimer deux hommes à la fois!

PHIL. Mon malheur en ceci n'est que trop véritable;

REMARQUES.

Et cet enfant d'Eryce.) L'Amour, fils de Vé-
nus, surnommée Erycine, du mont Eryx en Sicile, où cette Déesse avoit un Temple.

100 *DIALOGUE.*

Mais las ! il est bien grand, puis qu'il n'est pas croyable.

CLOR. Qui sont ces deux Bergers dont ton cœur est espoint ?

PHIL. Amynte , & Philémon ; ne les connois-tu point ?

CLOR. Ceux qui furent blesez , lors que tu fus ravie ?

PHIL. Oui , ces deux dont je tiens , & l'honneur & la vie.

CLOR. J'en sçay tout le discours , mais dy-moy seulement

Comme amour par leurs yeux charma ton jugement ?

PHIL. Amour tout dépité de n'avoir point de fiesche

Assez forte pour faire en mon cœur une bresche ,

Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur ,

Fit par les coups d'autrui cette playe en mon cœur :

Quand ces Bergers navrez , sans vigueur , & sans armes ,

Tout moites de leur sang , comme moy de mes larmes ,

Près du Satire mort , & de moy , que l'ennuy

Rendoit en apparence aussi morte que luy ;

Firent voir à mes yeux , d'une piteuse sorte ,

Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte.

Ce Traître , tout couvert de sang & de pitié ,

Entra dedans mon cœur sous couleur d'amitié ,

Et n'y fut pas plustost, que morte, froide, & blesme,
 Je cessai, toute en pleurs, d'estre plus à moi-mesme.
 J'oubliai pete & mere, & troupeaux, & maison.
 Mille nouveaux desirs saisirent ma raison.
 J'erray deçà, delà, furieuse, insensée,
 De pensers en pensers s'égara ma pensée;
 Et comme la fureur étoit plus douce en moy,
 Réformant mes façons, je leur donnois la Loy.
 J'accommodois ma grace, agençois mon visage;
 Un jaloux soin de plaire excitoit mon courage,
 J'allois plus retenuë, & composois mes pas,
 J'apprenois à mes yeux à former des appas;
 Je voulois sembler belle, & m'efforçois à faire
 Un visage qui püst également leur plaire:
 Et lors qu'ils me voyoient par hazard, tant soit peu,
 Je frissonnois de peur craignant qu'ils eussent veu,
 (Tant j'estois en amour innocemment coupable)
 Quelque façon en moy qui ne fust agréable.
 Ainsi, tousjours en trance, en ce nouveau souci,
 Je disois à part-moy, las! mon Dieu! qu'est ceci!
 Quel soin, qui de mon cœur s'estant rendu le maistre,
 Fait que je ne suis plus ce que je soulois estre?
 D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
 Que mes soupirs ardents traversent mes propos;
 Que loin de la raison tout conseil je rejette,
 Que je suis, sans sujet, aux larmes si sujette?

102 DIALOGUE.

Ha ! sotte, répondois-je après, en me taçant,
 Non, ce n'est que pitié que ton ame ressent
 De ces Bergers blessez, te fasches-tu, cruelle,
 Aux doux ressentimens d'un acte si fidele;
 Serois-tu pas ingratte en faisant autrement?
 Ainsi je me flattois en ce faux jugement,
 Estimant en ma peine, aveugle & langoureuse,
 Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse.
 Mais las! en peu de temps je connus mon erreur,
 Tardive connoissance à si prompte fureur!
 J'apperçeus, mais trop tard, mon amour véhémente.
 Les connoissant Amans, je me connus Amante.
 Aux rayons de leur feu, qui luit si clairement,
 Hélas! je vis leur flamme, & mon embrasement,
 Qui croissant par le temps, s'augmenta d'heure en
 heure,
 Et croifra, ç'ay-je peur, jusqu'à tant que je meure.
 Depuis, de mes deux yeux le sommeil se bannit,
 La douleur de mon cœur mon visage fannit.
 Du Soleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
 Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
 Mes fleches & mon arc me viennent à mépris,
 Un choc continuel fait guerre à mes esprits,
 Je suis du tout en proye à ma peine enragée,
 Et pour moy, comme moy, toute chose est chan-
 gée.

Nos champs ne sont plus beaux, ces prez ne sont
 plus verts,
 Ces arbres ne sont plus de feüillages couverts,
 Ces ruisseaux sont troublez des larmes que je verse,
 Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverse,
 Leurs attraits si plaisans, sont changez en horreur,
 Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur,
 Icy, comme autrefois, ces pastis ne fleurissent,
 Comme moy, de mon mal, mes troupeaux s'amai-
 grissent;
 Et mon chien m'aboyant, semble me reprocher,
 Que j'ay ore à mépris ce qui ne fut si cher.
 Tout m'est à contre-cœur, horsmis leur souvenance.
 Hélas! je ne vis point, sinon lorsque j'y pense,
 Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
 Je puisé dans leurs yeux un venin amoureux.
 Amour qui pour mon mal, me rend ingénieuse,
 Donnant treve à ma peine ingrante & furieuse,
 Les voyant, me permet l'usage de raison,
 Afin que je m'efforce après leur guérison;
 Me fait panser leurs maux; mais las! en vain j'essaye,
 Par un mesme appareil pouvoir guerir ma playe!
 Je sonde de leurs coups l'étrange profondeur,
 Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
 J'éteve de mes pleurs leurs blessures sanglantes,
 Hélas! à mon malheur, blessures trop blessantes.

104 DIALOGUE.

Puisque vous me tuez , & que mourant par vous ,
Je souffre en vos douleurs , & languis de vos coups !

CLOR. Bruslent-ils comme toy d'amour démesurée ?

PHIL. Je ne sçai ; toutefois , je pense estre assurée.

CLOR. L'amour se persuade assez légèrement.

PHIL. Mais ce que l'on desire , on le croit aisément.

CLOR. Le bon amour , pourtant , n'est point sans
défiance.

PHIL. Je te diray surquoy j'ay fondé ma croyance :
Un jour , comme il avint qu'Amynte étant blessé ,
Et qu'estant de sa playe , & d'amour oppressé ,
Ne pouvant clorre l'œil , éveillé du martyre ,
Se pleignoit en pleurant , d'un mal qu'il n'osoit dire ;
Mon cœur , qui du passé , le voyant , se souvint ,
A ce piteux objet toute pitié revint ,
Et ne pouvant souffrir de si rudes alarmes ,
S'ouvrit à la douleur , & mes deux yeux aux larmes.
Enfin comme ma voix , ondoyante à grands flots ,
Eut trouvé le passage entre mille sanglots ,
Me forçant en l'accez du tourment qui me grève ,
J'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque trêve ,
Je me mis à chanter , & le voyant gémir ,
En chantant , j'invitois ses beaux yeux à dormir ;
Quand lui , tout languissant , tournant vers moi sa
tête ,
Qui sembloit un beau lis battu de la tempeste ,

Me lançant un regard qui le cœur me fendit,
 D'une voix rauque & cassé, ainsi me répondit :
 Philis, comme veux-tu qu'absent de toy je vive ?
 Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
 Trouve, pour endormir son tourment furieux,
 Une nuit de repos au jour de tes beaux yeux ?
 Alors toute surprise en si prompte nouvelle,
 Je m'enfuy de vergongne, où Philémon m'appelle ;
 Qui navré, comme lui, de pareils accidens,
 Languissoit en ses maux trop vifs & trop ardens.
 Moy, qu'un devoir égal à mesme soin invite,
 Je m'approche de lui, ses playes je visite,
 Mais las ! en m'aprestant à ce piteux dessein,
 Son beau sang qui s'émeut, jaillit dessus mon sein ;
 Tombant évanoui, toutes ses playes s'ouvrent,
 Et ses yeux, comme morts, de nuages se couvrent.
 Comme avecque mes pleurs je l'eûs fait revenir,
 Et me voyant sanglante en mes bras le tenir,
 Me dit : Belle Philis, si l'amour n'est un crime,
 Ne méprisez le sang qu'épand cette victime.
 On dit qu'estant touché de mortelle langueur,
 Tout le sang se resserre, & se retire au cœur.
 Las ! vous estes mon cœur, où pendant que j'ex-
 pire,
 Mon sang brûle d'amour, s'unit & se retire.
 Ainsi de leurs desseins, je ne puis plus douter ;

Et lors, moi, que l'Amour oncques ne sçeut dom-
ter,

Je me sentis vaincuë, & glisser en mon ame,
De ces propos si chauds, & si bruslans de flame,
Un rayon amoureux qui m'enflama si bien,
Que tous mes froids dédainz n'y servirent de rien.
Lors je m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la pensée, & l'Amour pour escorte;
Et suis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'un garot traversé;
Qui fuit dans les forests, & tousjours avec elle
Porte, sans nul espoir, sa blessure mortelle.

Las! je vai tout de mesme, & ne m'apperçois pàs;
O malheur! qu'avec moi, je porte mon trépas.
Je porte le Tyran, qui de poison m'enyvre,
Et qui, sans me tuer en ma mort me fait vivre.
Heureuse, sans languir si long-temps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir une fois!

CLOR. Si d'une mesme ardeur leur ame est enflam-
mée,

Te plains-tu d'aimer bien, & d'estre bien aimée?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriser.

PHIL. Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser?

CLOR. Pourquoi non? c'est erreur de la simplessè
humaine;

La foy n'est plus au cœur qu'une chimere vaine,

Tu dois, sans t'arrester à la fidélité,
 Te servir des amans comme des fleurs d'Esté,
 Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nouvelles.
 Nous avons, de nature, au sein doubles mammelles,
 Deux oreilles, deux yeux, & divers sentimens;
 Pourquoi ne pourrions-nous avoir divers Amans?
 Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,
 Qui changent plus souvent d'Amans que de chemise!
 La grace, la beauté, la jeunesse & l'amour,
 Pour les femmes ne font qu'un Empire d'un jour,
 Encor que d'un matin; car à qui bien y pense,
 Le midy n'est que soïn, le soir que repentance.
 Puis donc qu'Amour te fait d'Amans provision,
 Uses de ta jeunesse, & de l'ocasion;
 Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
 S'envolent, ne laissant qu'un regret en leur place.
 Mais si ce procéder encore t'est nouveau,
 Choisy lequel des deux te semble le plus beau.
 PHIL. Ce remede ne peut à mon mal satisfaire,
 Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.
 En un choix si douteux s'égare mon desir.
 Ils sont tous deux si beaux qu'on n'y peut que choisir.
 Comment beaux! Ha! Nature admirable en ouvrages,
 Ne fit jamais deux yeux, ny deux si beaux visages:
 Un doux aspect qui semble aux amours convier.
 L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puisse envier.

108 *DIALOGUE.*

L'un est brun, l'autre blond, & son poil qui se dore;
En filets blondissans, est semblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux s'ouïrant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, ébloüit la raison,
Et tuë, en basilic, d'un amoureux poison;
Cette bouche si belle, & si pleine de charmes;
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ses armes;
Ces beaux traits de discours, si doux, & si puissans,
Dont l'Amour par l'oreille assujettit mes sens;
A ma foible raison font telle violence,
Qu'ils tiennent mes desirs en égale balance:
Car si de l'un des deux je me veux départir,
Le Ciel, non plus que moy, ne peut y consentir.
L'autre, pour estre brun, aux yeux n'a moins de flam-
mes,
Il seme, en regardant, du soufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglés la lumiere & le jour:
Ils semblent deux Soleils en la sphere d'Amour.
Car si l'un est pareil à l'Aurore vermeille,
L'autre, en son teint plus brun, a la grace pareille
A l'Astre de Vénus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit,
Sa taille haute & droite, & d'un juste corsage,
Semble un pin qui s'éleve au milieu d'un bocage;

Sa bouche est de corail, où l'on voit au dedans,
 Entre un plaisant foûris, les perles de ses dents,
 Qui respirent un air embaumé d'une haleine
 Plus douce que l'œiller, ny que la marjolaine.
 D'un brun mêlé de sang son visage se peint.
 Il a le jour aux yeux, & la nuit en son teint,
 Où l'Amour, flamboyant entre mille estincelles,
 Semble un amas brillant des Etoiles plus belles,
 Quand une nuit sercine avec ses bruns flambeaux,
 Rend le soleil jaloux, en ses jours les plus beaux.
 Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
 Et crépela, ressemble une toison de foye.
 C'est, enfin, comme l'autre, une miracle des Cieux.
 Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux
 Et ravie en l'objet de leurs beautés extremes,
 Se retrouve dans eux, & se perd en soi-mesme.
 Las! ainsi je ne sçai que dire, ou que penser.
 De les aimer tous deux, n'est-ce les offenser?
 Laisser l'un, perdre l'autre, ô Dieux! est-il possible?
 Ce seroit, les aimant, un crime irrémissible.
 Ils sont tous deux égaux de mérite, & de foy.
 Las! je n'aime rien qu'eux, ils n'aiment rien que
 moy.
 Tous deux pour me sauver hazarderent leur vie,
 Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme en-
 vie.

110 *DIALOGUE.*

De quelles passions me senté-je émouvoir ?
 L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir ;
 De divers sentimens également me troublent ;
 Et me pensant aider, mes angoisses redoublent.
 Car si, pour essayer à mes maux quelque paix,
 Par fois oubliant l'un, en l'autre je me plais ;
 L'autre, tout en colere, à mes yeux se présente ;
 Et me montrant ses coups, sa chemise sanglante,
 Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié,
 Mon cœur se fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.
 Las ! ainsi combattue en cette étrange guerre,
 Il n'est grace pour moi au Ciel ny sur la terre.
 Contre ce double effort débile est ma vertu.
 De deux vents opposés mon cœur est combattu,
 Et reste ma pauvre ame entre deux étouffée,
 Misérable dépoüille, & funeste trophée.

R E M A R Q U E S.

Misérable dépoüille, & funeste trophée. Il paroît que cette Piece n'est pas achevée.



SUR LE TRESPAS
DE MONSIEUR PASSERAT.
S O N N E T.

PASSERAT, le séjour, & l'honneur des Charites,
Les délices de Pinde, & son cher ornement :
Qui, loing du monde ingrat, que bien-heureux tu
quittes,
Comme un autre Appollon, reluis au firmament !



Afin que mon devoir s'honore en tes mérites,
Et mon nom par le tien vive éternellement ;
Que dans l'éternité ces paroles écrites
Servent à nos neveux comme d'un testament.



Passerat fut un Dieu sous humaine semblance ;
Qui vid naître & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima.



R E M A R Q U E S.

Jean Passerat, Professeur François, mourut en 1602.
Royal en Eloquence à Paris, âgé de 73. ans.
excellent Orateur, & Poëte

Dans le champ de ses Vers fut leur gloire semée ;
 Et comme un mesme sort leur fortune enferma ,
 Ils ont à vie égale , égale renommée.



SUR LA MORT
DE MONSIEUR RAPIN.
SONNET

PASSANT, cy gist Rapin, la gloire de son âge,
Superbe honneur de Pinde, & de ses beaux secrets :
Qui vivant surpassa les Latins & les Grecs,
Soit en profond sçavoir, ou douceur de langage.



Eternisant son nom avecq' maint haut ouvrage,
Au futur il laissa mille poignants regrets,
De ne pouvoir atteindre, ou de loin, ou de près,
Au but où le porta l'étude & le courage.



On dit, & je le croy, qu'Apollon fut jaloux,
Le voyant comme un Dieu révééré parini nous;
Et qu'il mist de rancœur si-toit fin à sa vie.



REMARQUES.

Ce Sonnet n'avoit point encore paru parmi les œuvres de Regnier. Il est inseré à la fin des œuvres de Rapin, imprimées à Paris, en 1610. *in quarto.*

Nicolas Rapin, Poëte François, mourut le 15. de Février, 1608. âgé de 68 ans. Voyez la premiere Note sur la Satire neuvième.

Confidere, Passant, quel il fust icy-bas :
Puisque sur sa vertu les Dieux eurent envie,
Et que tous les Humains y pleurent son trespas.

DE MONSIEUR RABIN
SONNET

PASSANT, cy gist Rabin, la gloire de son age,
Superbe honneur de l'Inde, & de ses beaux lectes :
Qui vivait supais les Latins & les Grecs,
Lait en profane les langues de l'usage.



Et misle
Au fait il
De ne pour
Au but on le

On dit, & se le croy
Le voyant comme un D
Et qu'il mist de l'encour à son fin à la vie.

R E M A R Q U E S.

Co sonnet n'avoit point
encore paru dans les
de Rabin, il est in-
dit à la fin des œuvres de
Rabin, imprimées à Paris,
en 1670. in quarte.

EPIGRAMMES.

K ij



EPICORAMMES

12



EPIGRAMME I.

Sur le Portrait d'un Poëte couronné.

GRAVEUR, vous deviez avoir soin
De mettre dessus ceste teste,
Voyant qu'elle estoit d'une beste,
Le lien d'un botteau de foin.

R E P O N S E.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'injure;
Sur du foin Jesus-Christ fut né;
Mais ils ignorent l'Ecriture.

R E P L I Q U E.

Tu as, certes, mauvaise grace.
Le foin, dont tu fais si grand cas,
Pour Dieu n'estoit en cette place,
Car Jesus-Christ n'en mangeoit pas;
Mais bien pour servir de repas
Au premier asne de ta race.

EPIGRAMME II.

Vialart, plein d'hypocrisie,
 Par sentences & contredits,
 S'effoit mis dans la fantaisie
 D'avoir mon bien & Paradis.
 Dieu me gard' de chicanerie.
 Pour cela, je le sçay fort bien,
 Qu'il n'aura ma Chanoinerie:
 Pour Paradis, je n'en sçay rien.

EPIGRAMME III.

Si des maux, qui vous font la guerre,
 Vous voulez guérir désormais,
 Il faut aller en Angleterre,
 Ou les loups ne viennent jamais.

REMARQUES.

Cette Epigramme est rap- | Regnier dans la poursuite
 portée dans l'Anti-Baillet, | d'un Canoniat de Chartres,
 Tome 2. ch. 145. p. 343. | dont Regnier s'étoit fait
 Vialart étoit compétiteur de | pourvoir par dévolus.

EPIGRAMME IV.

Je n'ay pû rien voir qui me plaife
 Dedans les Pſalmes de Marot :
 Mais j'aime bien ceux-là de Beze,
 En les chantant fans dire mot.

EPIGRAMME V.

Je croy que vous avez fait voeu
 D'aimer & parent, & parente :
 Mais puisque vous aimez la Tante,
 Epargnez au moins le Neveu.

EPIGRAMME VI.

Cette femme à couleur de bois,
 En tout temps peut faire potage :
 Car dans ſa manche elle a des poix ;
 Et du beurre ſur ſon viſage.

EPIGRAMME VII.

Le Dieu d'amour ſe devoit peindre
 Auſſi grand comme un autre Dieu,
 N'étoit qu'il lui ſuffit d'atteindre
 Juſqu'à la piece du milieu.

REMARQUE

Elle ſe trouve dans l'édition de 1645.

STANCES.

LE tout-puissant Jupiter
 Se fert de l'Aigle à porter
 Son foudre parmy la nuë,
 Et Junon du haut des Cieux,
 Sur ses Paons audacieux,
 Est souvent ici venuë.



Saturne a pris le Corbeau
 Noir messager du tombeau,
 Mars l'Espervier se réserve,
 Phœbus les Cygnes a pris,
 Les Pigeons sont à Cypris,
 Et la Choüette à Minerve.



Ainsi les Dieux ont esleu
 Tels oyseaux qui leur ont pleu ;
 Priape qui ne voit goutte,
 Haussant son rouge museau,
 A tastons pour son oyseau,
 Prit un asnon qui te f....

REMARQUES.

Cette Piece est de l'édition de 1645.

STANCES

S T A N C E S.

INFAME bastard de Cythere,
 Fils ingrat d'une ingrante mere,
 Avorton, traistre & déguisé,
 Si je t'ay suivi dès l'enfance,
 De quelle ingrante récompense
 As-tu mon service abusé.



Mon cas fier de mainte conquête
 En Espagnol portoit la teste,
 Triomphant superbe & vainqueur,
 Que nul effort n'eust sçeu rabattre,
 Maintenant lasche & sans combattre
 Fait la canne, & n'a plus de cœur,



De tes Autels une Prestresse
 L'a réduit en telle détresse
 Le voyant au choc obstiné,
 Qu'entouré d'onguent & de linge,
 Il m'est avis de voir un singe
 Comme un enfant embéguiné.



R E M A R Q U E S.

Cette Piece est de l'édition de 1645.

Tome II.

L

122 S T A N C E S.

De façon robuste & raillarde
 Pend l'oreille & n'est plus gaillarde,
 Son teint vermeil n'a point d'éclat,
 De pleurs il se noye la face,
 Et fait aussi laide grimace
 Qu'un boudin crevé dans un plat.



Aussi penaut qu'un chat qu'on chastre
 Il demeure dans son emplastre
 Comme en sa coque un limaçon;
 En vain d'arrester il essaye,
 Encordé comme une lamproye
 Il obéit au caveçon.



Une salive mordicante
 De sa narine distillante
 L'ulcere si fort par dedans,
 Que crachant l'humeur qui le pique
 Il bave comme un pulmonique
 Qui tient la mort entre ses dents.



Apollon dès mon âge tendre
 Poussé d'un courage d'apprendre

Auprès du ruisseau Parnassin ,
 Si je t'invoque pour Poëte ,
 Ores en ma douleur secrete ,
 Je t'invoque pour Medecin.



Severe Roy des destinées ,
 Mesureur des vistes années ,
 Cœur du monde , œil du Firmament ,
 Toy qui présides à la vie ,
 Guaris mon cas je te supplie
 Et le conduis à sauvement.



Pour recompense dans ton Temple ,
 Servant de mémorable exemple
 Aux joueurs qui viendront après ,
 J'appendray la mesme figure
 De mon ças malade en peinture
 Ombragé d'ache & de cypres.



O D E.

SUR UNE VIEILLE MACQUELLE,

ESPRIT errant, ame idolâtre,
 Corps vérolé couvert d'emplâtre,
 Aveuglé d'un lascif bandeau,
 Grande Nympe à la barlequine,
 Qui s'est brisé toute l'échine
 Dessus le pavé du bordeau.



Dy moi pourquoi, vieille maudite,
 Des rufiens la calamite,
 As-tu si tôt quitté l'enfer;
 Vieille, à nos maux si préparée,
 Tu nous ravis l'âge dorée,
 Nous ramenant celle de fer.



Retourne donc ame forciera
 Des enfers être la portiera,

R E M A R Q U E S.

Cette Piece se trouve dans le deuxieme Tome du Cabinet Satyrique, pag. 7.

Païs & t'en va sans nul delay
 Suivre ta noire destinée,
 Te sauvant par la cheminée
 Sur ton épaule un vieux balay.



Je veux que par tout on t'appelle
 Louve, chienne, & ourse cruelle,
 Tant deçà que delà les monts:
 Je veux de plus qu'on y ajoûte,
 Voila le grand diable qui joûte
 Contre l'enfer & les Démons.



Je veux qu'on crie emmy la rue,
 Peuple gardez-vous de la gruë,
 Qui détruit tous les éguillons,
 Demandant si c'est aventure,
 Ou bien un effet de nature,
 Que d'accoucher des ardillons.



De cent cloux elle fut formée,
 Et puis pour en être animée
 On la frotta de vis argent;
 Le fer fut premiere matiere;

Mais meilleure en fut la dernière,
 Qui fit son cul si diligent.



Depuis honorant son lignage,
 Elle fit voir un beau ménage
 D'ordure & d'impudicités :
 Et puis par l'excès de ses flammes,
 Elle a produit filles & femmes,
 Au champ de ses lubricités.



De moy tu n'auras paix ny trêve,
 Que je ne t'aye vûe en grève
 La peau passée en maroquin,
 Les os brisés, la chair meurtrie,
 Prête à porter à la voirie,
 Et mise au fond d'un manequin;



Tu mérites bien davantage,
 Serpent, dont le maudit langage
 Nous perd un autre paradis :
 Car tu change le diable en ange,
 Notre vie en la mort tu change,
 Croyant cela que tu nous dis.



Ha ! Dieu , que je te verray souple ,
 Lors que le bourreau couple à couple
 Ensemble pendra tes putains ;
 Car alors tu diras au monde ,
 Que mal-heureux est qui se fonde
 Dessus l'esperoir de ses desseins.



Vieille sans dent , grande hallebarde ,
 Vieux baril à mettre moûtarde ,
 Grand morion , vieux pot cassé ,
 Plaque de lit , corne à lanterne ,
 Manche de lut , corps de guiterne ,
 Que n'es-tu déjà *in pace*.



Vous tous , qui malins de nature ,
 En desirez voir la peinture ,
 Allez vous en chez le bourreau ;
 Car s'il n'est touché d'inconstance ,
 Il l'a fait voir à la potence ,
 Ou dans la sale du bordeau.



O D E.

*Sur un combat entre Regnier & Berthelot
Poëtes Satyriques.*

INSPIRE moy, Muse fantasque,
Ecrivant un combat falot,
Sur la peau d'un tambour de basque
A la gloire de Berthelot,
Et permets que d'un pied de grive,
Avec les orteils je l'écrive.



En la saison que les cerifes
Combattent la liqueur des vins,
Regnier & luy vinrent aux prises
Vers le quartier des Quinze vingts,
Pour vuidier une noise antique
Vaillamment en place publique.



Regnier ayant sur ses épaules
Satin, velours, & taffetas,

R E M A R Q U E S.

Cette Piece se trouve dans le Cabinet Satyrique, Tome
2. pag. 164.

Méditoit pour le bien des Gaules
D'être envoyé vers les Etats,
Et mériter de la Couronne
La pension qu'elle luy donne.



Il void d'un œil plein de rudesse,
Semblable à celui d'un jaloux
Regardant l'amant qui caresse
La femme dont il est époux,
Berthelot, de qui l'équipage
Est moindre que celui d'un page.



Vers luy dédaigneux il s'avance
Ainsi qu'un Paon vers un oison,
Ayant beaucoup plus de fiance
En sa valeur qu'en sa raison;
Et d'abord lui dit plus d'injures
Qu'un Greffier ne fait d'écritures.



Berthelot avec patience
Souffre ce discours effronté,
Soit qu'il le fist par conscience,
Ou qu'il craignît d'être frotté;

Mais à la fin Regnier se jouë
D'approcher sa main de sa jouë :



Aussi-tôt de colére blême
Berthelot le charge en ce lieu ,
D'aussi bon cœur que , le Carême
Sortant du service de Dieu ,
Un petit Cordelier se ruë
Sur une pièce de moruë.



Berthelot , de qui la carcasse
Pese moins qu'un pied de pouller ,
Prend soudain Regnier en la face ,
Et se jettant sur son collet
Dessus ce grand corps il s'accroche
Ainsi qu'une anguille sur roche.



De fureur son ame bouillonne ,
Ses yeux sont de feu tout ardents ,
A chaque gourmade qu'il donne
De dépit il grince les dents ,
Comme un magot à qui l'on jette
Un charbon pour une noisette.



Il poursuit toujours & le presse,
Luy donnant du poing sur le nez,
Et ceux qui voyant la foiblesse
De ce géant sont étonnez,
Pensant voir en cette défaite
Un corbeau sous une aloüette.



Ce Goliath tout plein de rage
Avec ses pleurs répand son fiel,
Et son sang luy fait le visage
De la couleur de l'arc en ciel,
Ou bien de cette étoffe fine
Que l'on apporte de la Chine.



Phœbus, dont les graces infuses
Honorent ces divins cerveaux,
Comment permets-tu que les Muses
Gourmandent ainsi leurs museaux,
Et qu'un peuple ignorant se raille
De voir tes enfans en bataille ?



Regnier pour toute sa deffense
Mordit Berthelot en la main,

Et l'eût mangé comme l'on pense
 Si le bedeau de saint Germain,
 Qui revenoit des Tuilleries,
 N'eût mis fin à leurs batteries.



Mais ce vénérable bon pere,
 Treud'homme comme un pelerin,
 Dit à l'un d'eux : bonne Gallere,
 A l'autre bon saint Mathurin,
 Je vous ordonne ces voyages,
 Mes amis pour devenir fages.



Au bruit de ces grandes querelles
 Où Regnier eut les yeux pochés,
 Une troupe de macquerelles,
 Conduites par les sept péchés,
 Prêtes de faire un bon office
 Luy vinrent offrir leur service.

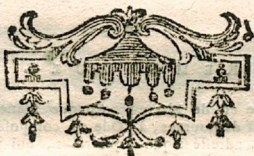


Soudain qu'elles voyent sa face
 Pleine de sang & de crachar,
 Elles font plus laide grimace
 Que la souris prise du chat,

Et leurs cris semblent aux oreilles
Une musique de corneilles.



Mais Regnier en mordant sa lèvre
Leur promet qu'il n'en mourra pas.
Berthelot s'enfuit comme un lièvre,
Et le bedeau hâte ses pas
Ayant appaisé cette escrime,
Pour aller faire sonner prime,



O D E

A Regnier sur ses Satires.

QUI de nous se pourroit vanter
 De n'estre point en servitude ?
 Si l'heur, le courage, & l'estude,
 Ne nous en sçauroient exempter :
 Si chacun languit abbatu,
 Serf de l'esperoir qui l'importune ;
 Et si mesme on voit la vertu
 Estre esclave de la fortune.



R E M A R Q U E S.

Cette Ode est de Pierre Motin, natif de Bourges, à qui Regnier a adressé sa quatrième Satire.

Dans cette Ode, l'Auteur a voulu monstrier, que tous les hommes sont esclaves de leurs passions, surtout de l'amour & de l'ambition. De là il prend occasion de louer la liberté courageuse avec laquelle Regnier a écrit contre les vices de son tems, & contre les mauvais Poëtes.

Chaque Stance de cette Ode est composée de deux quatrains, qui finissent & recommencent par des rimes masculines différentes. On ne souffriroit pas aujourd'hui cette licence dans notre Poësie.

Mr. Despreaux a taxé Motin d'être un Poëte extrêmement froid, Art Poët. Chant IV. v. 40. sur quoi on peut voir les Remarques. Motin étoit mort en 1615. comme

L'un, aux plus grands se rend sujet,
 Les grands le font à la contrainte,
 L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
 Et l'autre à l'amoureux object,
 Le monde est en captivité:
 Nous sommes tous serfs de nature,
 Ou vifs, de nostre volupté,
 Ou morts, de nostre sépulture,



Mais en ce temps de fiction,
 Et que ses humeurs on desguise;
 Temps où la servile feintise
 Se fait nommer discrétion:
 Chacun faisant le réservé,
 Et de son plaisir son idole,
 Regnier, tu t'es bien conservé
 La liberté de la parole.



Ta libre & véritable voix
 Montre si bien l'erreur des hommes,

R E M A R Q U E S.

il paroît par des Stances du Sr. Bonnet son Neveu, imprimées la même année, dans les *Délices de la Poësie Française, de Rossiet*, p. 933,

Le vice du temps où nous sommes,
 Et le mépris qu'on fait des loix ;
 Que ceux, qu'il te plaist de toucher
 Des poignans traicts de ta Saryre,
 S'ils n'avoient honte de pécher,
 En auroient de te l'ouyr dire.



Pleust à Dieu que tes vers si doux,
 Contraires à ceux de Tyrtée,
 Fleschissent l'audace indomptée,
 Qui met nos guerriers en courroux :
 Alors que la jeune chaleur
 Ardents au duél les fait estre,

Exposant

R E M A R Q U E S.

Contraires à ceux de Tyrtée. Poète Athénien. Les Lacédémoniens étant en guerre avec ceux de Messéne, consultèrent l'Oracle, qui leur ordonna de prendre pour Chef un Athénien. Les Athéniens, par dérision, leur envoyèrent Tyrtée, qui

étoit boiteux. Mais ce Poète anima tellement ses soldats, en leur récitant des vers qu'il avoit faits exprès pour exciter leur courage, que son armée remporta la victoire. Justin, l. III. c. 5. Horace, Art. Poët.

*Tyrtaeusque mares animos in martia bella
 Versibus exacuit.*

Ardens au duél les fait estre. Les Duëls, ou Combats singuliers, étoient fort

en usage parmi la Noblesse Françoisé, sous le regne d'Henri IV. Ce grand Roy fut

Exposant leur forte valeur ,
Dont il devoient servir leur maître.



Flatte leurs cœurs trop valeureux ,
Et d'autres desseins leur imprimes.
Laiſſes-là les faiseurs de rimes ,
Qui ne sont jamais mal-heureux ;
Sinon quand leur témérité
Se feint un mérite si rare ,
Que leur espoir précipité
A la fin devient un Icare.



Si l'un deux te vouloit blasmer ,
Par coustume , ou par ignorance ,
Ce ne feroit qu'en espérance
De s'en faire plus estimer.
Mais alors , d'un vers menaçant ,
Tu lui ferois voir que ta plume

R E M A R Q U E S.

fut obligé de défendre les Duels par deux Edits , l'un du mois de Juin 1602. & l'autre de l'année 1609. Mais ces deux Edits ne produisirent pas de grands effets : il étoit réservé à Louis le Grand son petit-fils, d'abolir en France un usage si pernicieux à l'Etat , & si contraire à la raison , à l'humanité , & à la Religion.

Tome II.

M

Est celle d'un Aigle puissant,
Qui celles des autres consume.



Romprois-tu pour eux l'union
De la Muse & de ton génie,
Asservy sous la tyrannie,
De leur commune opinion?
Croy plustost que jamais les Cieux
Ne regarderent favorables
L'envie, & que les envieux
Sont toujours les plus misérables.



N'esfry point pour un foible honneur,
Tasche seulement de te plaire.
On est moins prisé du vulgaire,
Par mérite, que par bon-heur.
Mais garde que le jugement
D'un insolent te face blesme :

R E M A R Q U E S.

Est celle d'un Aigle puissant, &c.) Les Naturalistes ont dit, que les plumes de l'Aigle consumoient les plumes de tous les autres oiseaux, quand on les méloit

ensemble. *Aquilarum pen-
nae*, dit Pline, *mixtas reli-
quarum alitum pennas de-
vorant.* Hist. Natur. L. X.
c. 13. in fine.

Ou tu deviendras autrement
Le propre tyran de toy-mesme.



Regnier, la louange n'est rien ;
Des faveurs elle a sa naissance :
N'estant point en nostre puissance ;
Je ne la puis nommer un bien.
Fuy donc la gloire qui déçoit
La vaine & crédule personne ;
Et n'est pas à qui la reçoit :
Elle est à celui qui la donne.

MOTIN.

Difficile est Satyram non scribere.

R E M A R Q U E S.

Elle est à celui qui la donne. | mis : Mais seulement à celui
ne.) Dans l'édition de 1655. | la donne.
& dans les suivantes, on a



 E P I T A P H E
 D E R E G N I E R ,

Faite par lui - mesme.

J'ay vescu sans nul pensément,
 Me laissant aller doucement
 A la bonne loy naturelle ;
 Et si m'estonne fort pourquoy
 La Mort osa songer à moy,
 Qui ne songeay jamais en elle.

R E M A R Q U E S.

Le Pere Garasse Jésuite, qui rapporte ces six Vers, dans sa Recherche des Re- cherches, p. 648. dit que Regnier se bâtit jadis cet	<i>Epitaphe à soy-mesme, en sa jeunesse débauchée, ayant desespéré de sa santé; & estant, comm il pensoit, sur le point de rendre l'ame.</i>
--	--

P O È S I E S
SPIRITUELLES.



P O E S I E S

S P I R I T U E L L E S

STANCES.

QUAND sur moi je jette les yeux,
 A trente ans me voyant tout vieux,
 Mon cœur de frayeur diminuë :
 Estant vicilli dans un moment,
 Je ne puis dire seulement
 Que ma jeunesse est devenuë.



Du berceau courant au ceruëil,
 Le jour se dérobe à mon œil,
 Més sens troublez s'évanouïssent.
 Les hommes sont comme des fleurs,
 Qui naissent & vivent en pleurs,
 Et d'heure en heure se fanissent.



Leur âge à l'instat écoulé,
 Comme un trait qui s'est envolé.

REMARQUES.

Toutes les Pieces suivantes furent inférées dans l'Édition de 1652.	de sa santé, & revient à Dieu par des sentimens de pénitence.
---	---

L'Auteur déplore la perte.

Ne laisse après foi nulle marque ;
 Et leur nom si fameux ici ,
 Si-toft qu'ils font morts , meurt auffi ,
 Du pauvre , autant que du Monarque.



N'agueres , verd , fain , & puiffant ,
 Comme un Aubefpin floriffant ,
 Mon printemps eftoit délectable.
 Les plaisirs logeoient en mon fein ;
 Et lors eftoit tout mon deffein
 Du jeu , d'amour , & de la table.



Mais las ! mon fort est bien tourné ;
 Mon âge en un rien s'est borné ,
 Foible languit mon espérance :
 En une nuit , à mon malheur ,
 De la joye & de la douleur
 J'ay bien appris la différence !



La douleur aux traits vénéneux ,
 Comme d'un habit épineux
 Me ceint d'une horrible torture.
 Mes beaux jours sont changés en nuits ;

Et mon cœur tout flétri d'ennuis,
N'attend plus que la sépulture.



Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine ?
J'en ai l'esprit tout hébété,
Et si peu qui m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine.



La mémoire du temps passé,
Que j'ay follement dépensé,
Espand du fiel en mes ulcères :
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux miseres.



Ha ! pitoyable souvenir !
Enfin, que dois-je devenir !
Où se réquira ma constance !
Estant ja défailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la pénitence ?

Q'est-ce de moy? foible est ma main,
 Mon courage, hélas! est humain,
 Je ne suis de fer ny de pierre.
 En mes maux montre-toy plus doux,
 Seigneur, aux traits de ton couroux,
 Je suis plus fragile que verre.



Je ne suis à tes yeux, sinon
 Qu'un festu sans force, & sans nom,
 Qu'un hibou qui n'ose paroistre;
 Qu'un phantofme icy bas errant,
 Qu'une orde escume de torrent,
 Qui semble fondre avant que naistre.



Où toy, tu peux faire trembler
 L'Univers, & defassembler
 Du Firmament le riche ouvrage;
 Tarir les Flots audacieux,
 Ou, les élevant jusqu'aux Cieux,
 Faire de la Terre un naufrage.



Le Soleil fléchit devant toy,
 De toy les Astres prennent loy,

Tout fait jong deffous ta parole :
 Et cependant , tu vas dardant
 Deffus moy ton courroux ardent ,
 Qui ne fuis qu'un Bourrier qui vole.



Mais quoy ! fi je fuis imparfait ,
 Pour me defaire m'as-tu fait ?
 Ne fois aux pécheurs fi févere.
 Je fuis homme , & toi Dieu clément :
 Sois donc plus doux au châtement ,
 Et punis les tiens comme Pere.



R E M A R Q U E S.

Qui ne fuis qu'un Bourrier qui vole.) Bourrier , est une efpece de Chardon , dont la tête eft couverte d'une houpe de bourre , ou de duvet , qui eft emporté par le vent. Ce vers , & les deux précédens , font une paraphrafe de ce Verfet de Job , qui eft le 25. du Chap. 13. *contra folium , quod vento rapitur , ostendis potentiam tuam , & stipulam siccam persequeris.* De Bourrier , vraisemblablement on a fait le terme populaire , *ébouiffé* , qui fe dit de ceux dont les cheveux , ou la

perruque , ont été dérangés par un grand vent. Scaliger , ch. 13. du Livre 2. des *Aufoniana lectiones* , sur ce Vers d'Aufone : *Burras , quisquillas , ineptiasque* , dit que *Burras* , au nominatif *Burra* , qui fignifient proprement *Bourriers* , est un mot Gascon. Dans le Dictionnaire François-Anglois de Cotgrave , (1673. in folio.) *Bourrier* & *Herbe bourreuse* , font expliqués par *Cudweed* , *Chafweed* , *Cottonweed* , en Anglois , & par *Cnaphalium* , en Latin , efpece de Chardon.

J'ay l'œil scellé d'un sceau de fer ;
 Et déjà les portes d'Enfer
 Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre ;
 Mais encore , par ta bonté ,
 Si tu m'as osté la santé ,
 O Seigneur ! tu me la peux rendre,



Le tronc de branches dévêtu ,
 Par une seclette vertu
 Se rendant fertile en sa perte ,
 De rejettons espere un jour
 Ombrager les lieux d'alentour ;
 Reprenant sa perruque verte.



Où , l'homme en la fosse couché ,
 Après que la mort l'a touché ,
 Le cœur est mort comme l'écorce :
 Encor l'eau reverdit le bois ;
 Mais l'homme estant mort une fois ,
 Les pleurs pour luy n'ont plus de force.



SUR LA NATIVITE
DE NOTRE SEIGNEUR;

H Y M N E.

*Par le commandement du Roy Louis XIII. pour
sa Musique de la Messe de minuit.*

POUR le salut de l'Univers,
Aujourd'huy les Cieux sont ouverts ;
Et par une conduite immense,
La grace descend dessus nous.
Dieu change en pitié son courroux,
Et sa Justice en sa Clémence.



Le vray Fils de Dieu tout-puissant,
Au fils de l'homme s'unissant,
En une charité profonde ;
Encor qu'il ne soit qu'un Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.



R E M A R Q U E S.

Cette Hymne fut composée en 1611. ou 1612.

N ij

Dessous sa divine vertu,
 Le péché languit abbatu ;
 Et de ses mains à vaincre expertes,
 Etouffant le serpent trompeur,
 Il nous assure en nostre peur,
 Et nous donne gain de nos pertes.



Ses oracles sont accomplis ;
 Et ce que , par tant de replis
 D'âge , promirent les Prophetes,
 Aujourd'huy se finit en luy,
 Qui vient consoler nostre ennuy ;
 En ses promesses si parfaites.



Grand Roy , qui daignas en naissant
 Sauver le Monde périssant,
 Comme Pere , & non comme Juge ;
 De grace comblant nostre Roy,
 Fay qu'il soit des meschans l'effroy,
 Et des bons l'assuré refuge.



Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil,
 Il dissipe , aux rays de son eil,

H Y M N E. 151

Toute vapeur, & tout nuage :
Et qu'au feu de ses actions,
Se dissipant les factions,
Il n'ait rien qui luy fasse ombrage.



SONNET I.

O Dieu, si mes péchez irritent ta fureur,
 Contrit, morne & dolent, j'espere en ta clémence;
 Si mon deuil ne suffit à purger mon offence,
 Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.



Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
 Et ne voyant salut que par la pénitence,
 Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repen-
 tance,
 Et me hay tellement, que je m'en fais horreur.



Je pleure le présent, le passé je regrette,
 Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite:
 Dans mes rébellions je lis ton jugement.



Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
 Comme de Pere à fils uses-en doucement.
 Si j'avois moins failli, moindre seroit ta grace.

SONNET II.

QUAND dévot vers le Ciel j'ose lever les yeux,
 Mon cœur ravi s'émeut, & confus s'émerveille.
 Comment, dis-je à part moy, cette œuvre nompareille,
 Est-elle perceptible à l'esprit curieux ?



Cet Astre, ame du monde, œil unique des Cieux,
 Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille,
 Pere immense du jour, dont la clarté vermeille,
 Produit, nourrit, récréé, & maintient ces bas lieux,



Comment t'ébloüis-tu d'une flamme mortelle,
 Qui du Soleil vivant n'est pas une escincelle,
 Et qui n'est devant lui sinon qu'obscurité ?



Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible,
 Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
 Et les yeux de la foy te la rendront visible,

SONNET III.

C EPENDANT qu'en la Croix, plein d'amour in-
finie,

Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta,
Des prisons où la mort la tenoit asservie :



Alteré du desir de nous rendre la vie,
J'ay soif, dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy présenta;
Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie :



Quoy ! n'est-ce pas assez de donner le trépas
A celui qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder son desir, d'un si piteux breuvage ?



Venez, tirez mon sang de ses rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon visage :
Vous serez moins cruels, & j'auray moins de maux.

COMMENCEMENT

D' U N

P O E M E S A C R É.

J'A Y le cœur tout ravi d'une fureur nouvelle,
 Or' qu'en un saint ouvrage un saint Démon m'appelle,

Qui me donne l'audace & me fait essayer,
 Un sujet qui n'a peu ma jeunesse effrayer.

Toy, dont la Providence en merveilles profonde,
 Planra dessus un rien les fondemens du monde;
 Et baillant à chaque Estre & corps, & mouve-
 mens,

Sans matiere donnas la forme aux Elémens:
 Donne forme à ma Verve, inspire mon courage;
 A ta gloire, ô Seigneur, j'entrepens cet ouvrage.

Avant que le Soleil eust enfanté les Ans,
 Que tout n'estoit qu'un rien, & que mesme le temps,
 Confus, n'étoit distinct en trois diverses faces;
 Que les Cieux ne tournoyent un chacun en leurs
 places,

Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans
 lieu;

Que seul parfait en soy regnoit l'esprit de Dieu,

156 P O E M E.

Et que dans ce grand Vuide , en Majesté superbe ,
Estoit l'Estre de l'Estre en la vertu du Verbe ;
Dieu , qui forma dans soy de tout temps l'Uni-
vers ,
Parla ; quand à sa voix un mélange divers



JUGEMENS
SUR REGNIER.

I. **N**ICOLAS RAPIN, dont les Œuvres furent imprimées à Paris, en 1610, dans l'Elegie, intitulée, *Philippi Portai exequia* :

Hinc tu tam charo capiti, Reniere, superstes,

Portaum sequeris proximitate genus.

Virtutumque, quibus clarebat Avunculus, hæres,

Nativam ore refers, ingenioque facem.

II. Le P. Garasse, Livre 3. de sa *Recherche des Recherches*, page 525. donne de grands éloges à Regnier: ce qui lui est reproché, pages 400, 401, & 507. de l'*Anti-Garasse*.

III. L'Espadon Satirique, par le Sieur Desternod, éditions de 1623, & 1626, à la fin, dans la Pièce intitulée, *Satire du temps*, à Théophile, signée Befançon :

Que Cygognes, Regnier, & l'Abbé de Tyron,

Firent à leurs trépas comme le bon Larron :

Ils se sont repentis, ne pouvans plus mal-faire,

Impuissans aux effets de l'amoureux mystere, &c.

IV. Mademoiselle de Scuderi, dans le Roman de Clélie, Tome 8, qui contient la Suite de la quatrième partie, Livre 2. p. 587. La Muse Calliope apparoît en songe à Hésiode endormi sur le Mont Hélicon, & lui annonce les principaux Poètes qui doivent paroître après lui. Elle lui dit, au sujet de Regnier :, Après cela, regarde cet Homme
 ,, négligemment habillé, & assez mal-propre : Il
 ,, se nommera Regnier, sera neveu de Desportes,
 ,, & méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier
 ,, qui fera des Satires en François ; & quoiqu'il ait
 ,, regardé quelques fameux Originaux, parmi ceux
 ,, qui l'auront précédé, il sera pourtant lui-même
 ,, un Original en son temps. Ce qu'il fera bien, se-
 ,, ra excellent ; & ce qui sera moindre, aura tou-
 ,, jours quelque chose de picquant. Il peindra les
 ,, vices avec naïveté, & les vicieux fort plaisam-
 ,, ment. Enfin, il se fera un chemin particulier
 ,, entre les Poètes de son siècle, où ceux qui le
 ,, voudront suivre, s'égareront bien souvent.

V. Mr. l'Abbé Ménage, à la fin de ses Proverbes Italiens, *Modi di dire*, imprimés à la fin de ses Origines Italiennes, parle ainsi de Regnier, au sujet de la Fable du Loup & du Mulet, Satire III.
Ma tornando alla detta Favola, la fece in versi

SUR REGNIER. 159

Franceſi il Reniero , Poeta Satirico celeberrimo frà noi.

VI. Racan , dans la Vie de Malherbe , imprimée en 1672 , nous apprend que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique , & qu'il l'eſtimoit , en ſon genre , à l'égal des Latins ; mais qu'il ſurvint entre eux une brouillerie , dont la cauſe ſera expliquée dans les Remarques ſur la Satire IX.

VII. Le P. Rapin , dans ſes Réflexions ſur la Poétique , Part. 2. Réfl. 28. , La Satire de Rabelais , laiſ , toute ſpirituelle qu'elle eſt , eſt néantmoins écrite d'une manière ſi bouffonne , & ſi peu conforme à l'honnêteté du ſiècle où nous vivons , que je ne la crois pas digne des honnêtes gens : non plus que les Satires de Regnier , quoiqu'il ait bien du génie ; car il eſt trop effronté , & il ne garde nulle bienſéance.

VIII. Mr. Despréaux a parlé de Regnier dans la Satire IX , dans l'Épître X , dans le Diſcours ſur la Satire , dans la Lettre à Mr. Perraut ; & particulièrement dans le dixième Chant de l'Art Poétique :

*De ces Maîtres ſavans Disciple ingénieux ,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles ,
Dans ſon vieux ſtyle encore a des graces nouvelles.
Heureux ! Si ſes diſcours , craints du chaſte Lecteur ,*

*Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.*

Et dans la Réflexion cinquieme sur Longin, où il dit, que Regnier est le Poète François qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractère des hommes.

IX. Mr. Rosteau, cité par Baillet, Jugemens des Savans, dans l'Article de Regnier, qui est le 1388. des Poètes; prétend que Regnier a l'air & les manieres de Juvénal, & que ses compositions sont dans un caractère véritablement Satirique. Mais il ajoute qu'il ne s'est pas assujetti toujours à sa matiere, avec un scrupule égal: c'est pourquoi il ne faisoit pas difficulté de traduire quelquefois des Pièces entieres des Anciens, qu'il croyoit avoir du rapport au sujet qu'il avoit entrepris de traiter. Rosteau, Sentimens sur quelques Livres qu'il a lus, p. 73. MS.

X. Mr. De Valincour, Secretaire du Cabinet du Roy, dans le Discours qu'il prononça à la reception de Mr. l'Abbé D'Etrées, Successeur de Mr. Despréaux à l'Académie Française:

22 Juvénal,

„ Juvénal, & quelquefois Horace même (avouons-
 „ le de bonne foi) avoient attaqué les vices de
 „ leur temps, avec des armes qui faisoient rougir
 „ la Vertu.

„ Regnier, peut-être en cela seul, fidele Disci-
 „ ple de ces dangereux Maîtres, devoit à cette hon-
 „ teuse licence une partie de sa réputation; & il
 „ sembloit alors, que l'obscénité fût un sel abso-
 „ lument nécessaire à la Satire: comme on s'est
 „ imaginé depuis, que l'Amour devoit être le fon-
 „ dement, & pour ainsi dire, l'ame de toutes
 „ les Pièces de Théâtre.

„ Monsieur Despréaux sçut mépriser de si mau-
 „ vais exemples dans les mêmes Ouvrages qu'il ad-
 „ miroit d'ailleurs

XI. Monsieur Massillon, Evêque de Clermont;
 dans le Discours qu'il prononça le jour de sa récep-
 tion à l'Académie Française, décrit l'état où
 étoient en France, les Belles-Lettres, l'Eloquence,
 & la Poësie, avant l'établissement de l'Académie.
 „ La Poësie elle-même, dit-il, malgré ses Marots,
 „ & ses Regniers, marchoit encore sans regles, &
 „ au hasard. Les graces de ces deux Auteurs appar-
 „ tiennent à la nature, qui est de tous les siècles,
 „ plutôt qu'au leur: & le chaos où Ronfard, qui

„ ne pût imiter l'un , ni devenir le modele de l'au-
„ tre , la replongea , montre que leurs ouvrages ne
„ furent que comme d'heureux intervalles , qui écha-
„ perent à un Siecle malade , & généralement gâté.
„ Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit
„ vécu avec vos premiers Fondateurs , il vous appar-
„ tenoit d'avance ; c'étoit l'Aurore qui annonçoit
„ le jour , &c.



E X T R A I T

Des Mémoires pour servir à l'Histoire des
Hommes Illustres dans la République
des Lettres.

Par le R. P. NICERON, Barnabite, Tome XI.
pag. 390.

MATHURIN REGNIER.

MATHURIN Regnier naquit à Chartres le 21.
Décembre 1573, & y fut baptisé dans l'Egli-
se Paroissiale de S. Saturnin. Il étoit fils aîné de *Jac-
ques Regnier* Bourgeois de cette Ville, & de *Simona
Desportes*, sœur de l'Abbé Desportes, Poëte fameux
de son temps. Son Pere dans son contract de ma-
riage, passé le 5. Janvier 1573, est qualifié *hono-
rable homme*, titre, qui dans ce temps-là ne se
donnoit qu'aux plus notables Bourgeois. Comme
c'étoit un homme de plaisir, il fit bâtir la même
année de son mariage dans la place des Halles un
jeu de Paume, des démolitions de la Citadelle
de Chartres, qui lui furent données par le crédit de
son beau-frere, & ce jeu de Paume a porté, tant

qu'il a subsisté, le nom de *Tripot. Regnier*. C'est apparemment ce qui a donné lieu à tous ceux qui ont parlé de *M. Regnier*, de dire qu'il étoit fils d'un Tripotier.

Jacques Regnier & Simone Desportes, moururent de la contagion, mais non pas en même-temps, ni en même lieu. Le mari mourut le 14. Fevrier 1597, à *Paris*, où il avoit été député pour les intérêts de la Ville de *Chartres*, dont il étoit actuellement Echevin, & fut enterré dans l'Eglise de *S. Hilaire*. La femme ne mourut que long-temps après, c'est-à-dire, le 20. Septembre 1629, & fut enterrée dans le cimetiere de *S. Saturnin* hors de la Ville de *Chartres*.

Ils eurent trois enfans de leur mariage; *Mathurin*, dont j'ai à parler, *Antoine*, qui fut Conseiller Elu à *Chartres*, & *Marie*, qui épousa *Abdenago de la Palme*, Officier de la Maison du Roy.

Mathurin Regnier prit le parti de l'Eglise, & fut tonsuré le 31. Mars 1582, par *Nicolas de Thou* Evêque de *Chartres*. Il ne mena pas pour cela une vie plus réglée, il donna au contraire dès sa premiere jeunesse dans une débauche affreuse, qui abrégéa considérablement ses jours, & lui procura dès l'âge de trente ans les infirmités de la vieillesse, comme il nous l'apprend lui-même,

SUR REGNIER. 165

La tradition à *Chartres* est qu'il commença de bonne heure à marquer son inclination pour la Satire, & que les vers qu'il fit contre divers particuliers, obligerent plus d'une fois son pere à l'en châtier, en lui recommandant de ne plus écrire, ou du moins de ne travailler que sur des sujets qui ne choquassent personne.

On voit par ses Poësies qu'il fit deux fois le voyage de *Rome*; la premiere en 1593, à l'âge de vingt ans, avec le Cardinal *François de Joyeuse*, Archevêque de *Toulouse*, à qui il s'étoit attaché, mais qui ne lui fit jamais de bien, apparemment à cause de sa vie trop licentieuse. *M. Brossette* s'est contredit, en mettant dans ses notes sur *Regnier* ce Voyage en 1583, & en donnant alors vingt ans à notre Poëte. Il fit le second voyage en 1601, avec *Philippe de Béthune*, qui y alloit en Ambassade, & c'est à lui qu'il a adressé sa 6^e. Satyre, qu'il composa pendant son séjour à *Rome*.

Il obtint en 1604. par dévolut un Canoniat de l'Eglise Cathédrale de *Chartres*, après avoir prouvé que le Résignataire de ce Benéficé, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation à *Rome*, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier Titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre, à

166 J U G E M E N S

la place du corps, qu'on avoit fait enterrer secrètement ; & il prit possession de ce Canoniat le 30. Juillet de cette année.

Il eut encore d'autres Benéfices, & une pension de deux mille livres, qu'*Henry IV.* lui donna en 1606, sur l'Abbaye de *Vaux-de-Cernay*, après la mort de l'Abbé *Desportes*, qui en étoit revêtu.

Il mourut à *Rouen* dans sa quarantième année le 22. Octobre 1613, en l'Hotellerie de l'Ecu d'*Orléans*, où il étoit logé. Ses entrailles furent portées dans l'Eglise Paroissiale de *Sainte Marie de Rouen*; & son corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut transporté à l'Abbaye de *Royaumont*, comme il l'avoit ordonné.

Le P. *Garasse* dans sa *Recherche des recherches*, p. 648. dit que *Regnier* se bâtit jadis cette Epitaphe à soi-même, en sa jeunesse débauchée, ayant désespéré de sa santé, & étant, comme il paroît, sur le point de rendre l'ame :

*J'ai vécu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement,
A la bonne loy naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais en elle.*

SUR REGNIER. 167

Mais ce n'est ni cette Epitaphe, ni quelques autres Poësies licentieuses de notre Auteur, qui doivent servir de regle, pour porter un jugement décisif sur ses sentimens & sur ses mœurs. Quoiqu'on ne puisse nier qu'il n'ait poussé la débauche jusqu'à l'excess, & que sa plume n'ait été libertine & peu chaste, il paroît qu'il changea dans la suite de conduite & de style. Ses Poësies spirituelles, dont la première a été composée dix ans avant sa mort & dans sa trentième année, portent des marques édifiantes de son repentir; & il y fait paroître des sentimens véritablement dignes d'un Chrétien, & d'un Chrétien pénitent.

Regnier est le premier parmi les François qui ait sçu l'art de la Satire, & l'on peut dire qu'il a été l'unique jusqu'à M. Despreaux, qui l'a entièrement effacé. Il s'étoit proposé pour modeles *Perse* & *Juvenal*.

*De ces Maîtres savans Disciple ingénieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
Dans son vieux style encore a des graces nouvelles.
Heureux ! Si ses discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur;
Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.*

C'est ainsi que s'exprime M. *Despreaux*, qui fait principalement allusion à la Satyre XI. de *Regnier*, où ce Poëte décrit un lieu de débauche. Au reste, quoiqu'il soit inexcusable d'avoir gardé si peu de bienséance dans son style, il ne faut pas en juger par le goût de notre siècle, où les Muses sont plus chastes & plus réservées; s'il y a de sa faute, il en faut rejeter une partie sur le sien, ou il sembloit, comme le remarque M. de *Valincourt*, dans l'Eloge de M. *Despreaux*, que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la Satire.

Mademoiselle de *Scuderi* donne une idée fort juste de *Regnier* dans le huitieme tome de sa *Clelie*. La Muse *Calliope* y apparôit en songe à *Hesiodé* endormi sur le Mont *Helicon*, & lui annonce les principaux Poëtes, qui doivent venir après lui. Elle lui dit au sujet de *Regnier*: „ Regarde cet homme né-
 „ gligemment habillé, & assez mal-propre. Il se
 „ nommera *Regnier*, sera neveu de *Desportes*, &
 „ méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier
 „ qui fera des Satires en François; & quoiqu'il ait
 „ regardé quelques fameux originaux parmi ceux
 „ qui l'auront précédé, il sera pourtant un original
 „ lui-même en son temps. Ce qu'il fera bien fera
 „ excellent; & ce qui sera moindre aura toujours
 „ quelque chose de picquant. Il peindra les vices
 „ avec

avec naïveté, & les vicieux fort plaisamment. En fin il se fera un chemin particulier entre les Poëtes de son siècle, où ceux qui le voudront suivre, s'engageront bien souvent.

Il est bon de remarquer que *Regnier* n'est pas tellement original, qu'il n'ait copié & traduit souvent des passages des anciens Auteurs Latins, & des Italiens, qui avoient rapport au sujet qu'il vouloit traiter, & qu'il n'ait même pris des pieces entières des Italiens. Ainsi c'est à tort que les envieux de la gloire de *M. Despréaux* lui ont opposé *Regnier* comme un Poëte entièrement original, qui ne devoit rien qu'à son génie, & qui avoit tout trouvé dans son propre fonds.

Il s'est fait un grand nombre d'éditions des Poësies de *Regnier*; la premiere est de 1608. Paris in-12. Celle de *Leyde. Elzevir* 1652. in-12. est une des plus jolies. La plus magnifique est celle qui a paru en 1729. à *Londres* in-4°. avec quelques remarques assez minces de *M. Broffette*.

V. son Eloge à la tête de cette dernière Edition; & le *P. Liron*, Bibliothèque Chartraine.

AUTRE EXTRAIT DU MESME,
Tome XX. pag. 33.

MATHURIN REGNIER.

LA premiere édition de Regnier que j'ai in-4°. 1608. & non pas in-12. ne contient que dix Satires, & son Discours au Roy. J'en ai une plus ample de Lyon, chez Cl. Chalaud 1617. in-12. J'en ai vû une de Paris fort jolie chez Guillaume de Luynes, 1655. in-12. Il y a dix-neuf Satires. Rouen Besongne 1656. in-8°. On a joint à celle-ci des Satires de Sigogne, de Moins, &c. Une autre de 1661, assez jolie. Paris. Le Gras, in-12. (M. l'Abbé Pailillon.)

On a cru pouvoir ajouter | anciennes éditions de ce
au deuxieme Volume de cet- | Poète avec Privilège & Ap-
te édition, trois pièces qui | probation; elles sont un peu
ne sont peut-être point de | trop licentieuses, & on ne
Regnier, mais qui se trou- | les a mises ici que pour don-
vent dans presque toutes les | ner toutes ses œuvres.

Fin du Tome second.





108295

AB 108295

S

(2)

X 2576945



ŒUVRES

DE

REGNIER.

Inches

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

A LONDRES,

M, DCC, XLVI.

